

SERAING. OUGRÉE. JEMEPPE au passé

Dépôt: Ougrée 1

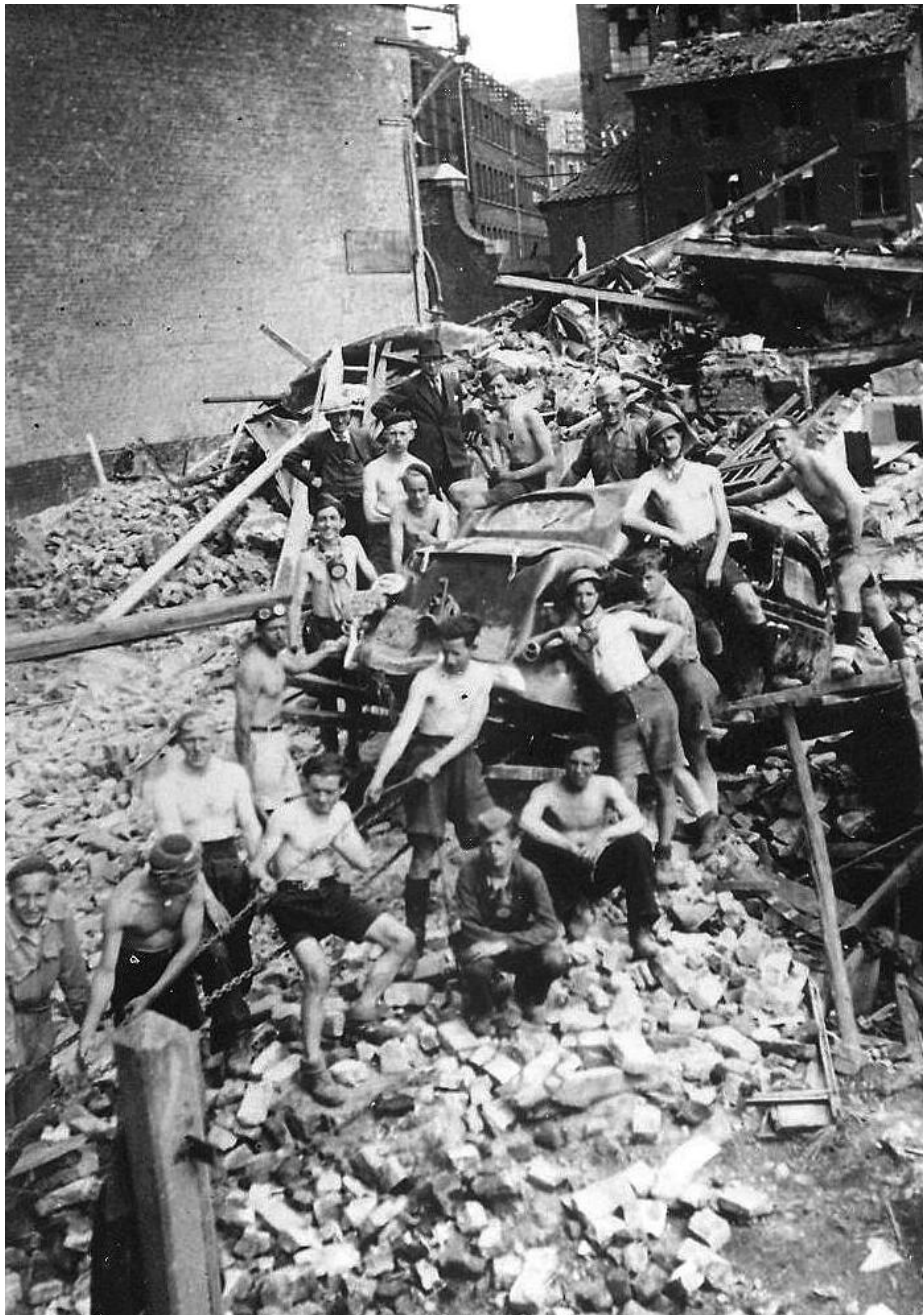
Trimestriel: n°3 - 1994 100 F.

éd. resp. Luce Minet

4102 Seraing

Avec le soutien de l'Administration communale de Seraing

Des habitants racontent La Libération et les "robots"



La rue du Val bombardée (photo P. Martin)

Un mot d'introduction

La revue n°2 a suscité de nombreuses réactions encourageantes. Les témoignages affluent de telle sorte qu'ils sont trop abondants pour être publiés immédiatement; ils sont soit scindés, ou bien seront publiés en entier ultérieurement, sans faute. Mais souvenirs et documents sont toujours les bienvenus ...

Désormais, une partie de la revue sera consacrée à un thème précis. Dans cette revue-ci, une bonne moitié rassemble souvenirs et anecdotes sur la période de la Libération et des 'robots'. **Dans les prochaines revues, les transports en commun, les loisirs et les soins de santé seront abordés. D'où appel à des informations et des documents sur ces sujets !**

La revue demande également des petites corvées nécessaires mais assez fastidieuses: assembler, agraffer et rogner la revue, approvisionner les points de vente, etc. Une aide pour l'une ou l'autre de ces tâches serait bien utile.

La rédaction

Parmi tous ceux qui se sont efforcés de préserver le passé, M. Cavraïne était la référence pour Ougrée, et il n'a pas hésité à apporter sa contribution à la revue (lire notamment son témoignage signé modestement par ses initiales). Par toute son activité, il était devenu un personnage hors du commun dont la disparition nous frappe durement. Que Madame Cavraïne soit assurée de toute notre sympathie.

Vies simples, tragiques ou heureuses

Des gens simples (parmi lesquels la grand-mère de Jean Mathy) se racontent; un regard intelligent porté sur eux par une ancienne de Jemeppe complète ce chapitre.

TEMOIGNAGE DE MADAME FELIX

Je suis née en 1909 rue Basse Marihaye. Au bout de quelques déménagements, j'ai habité dans une maison de la commune, rue Croupet, après mon mariage. Je me souviens qu'en 1914, des Français étaient installés dans une tranchée de la rue Basse Marihaye, et l'un d'eux me faisait manger dans sa gamelle. Puis, une estafette à cheval est venue et ils sont tous partis. Vers 15 h, les Allemands sont arrivés et ont ramassé tous les hommes. Nous étions affolés parce qu'on ne trouvait plus mon père; tout à coup, il est sorti du poulailler, il s'était endormi !

On n'a pas eu fort faim en 14-18. Un jour que papa était monté à la campagne, il est tombé dans une ferme où une vache allait mettre bas; la fermière pleurait parce que les hommes étaient au champ et elle craignait que la bête ne meure; mon père qui avait l'habitude des chevaux (depuis qu'il était mineur) a fait mettre bas la vache et par reconnaissance, le fermier lui a procuré de la nourriture.

Mon père était très gentil, ma mère était plus sauvage. S'il y avait une discussion en rue, il me disait: "Laissez faire, ne critiquez personne, vous ne savez pas ce que vous feriez à leur place". C'était un colombophile: on ne pouvait pas se lever tant que les pigeons n'étaient pas arrivés. Ma

mère préparait du bouillon. On entendait les pigeons roucouler. Les cloches du Val-Saint-Lambert sonnaient. Je trouvais tout cela magnifique... Sur une photo, on le voit avec un pigeon qui a gagné des prix; le pigeon a fait des jeunes, et même le bourgmestre Merlot a demandé des oeufs à mon papa, mais il n'en a pas donné car il avait déjà ses clients.

Mon papa était mineur. Vers 1919, il a été en grève pendant huit mois. On n'avait presque plus rien à manger, j'ai été envoyée à Manage avec mon frère mais je suis revenue. On avait remonté les chevaux de la mine, en leur mettant un bandeau sur les yeux car ils étaient aveuglés par la lumière, et ils brouaient dans un pré. Quand mon père sifflait, le cheval avec lequel il travaillait, accourait et mon père lui donnait un bout de chique de tabac. Julien Lahaut s'occupait de fournir des vivres. Je ne m'intéresse pas aux Partis, mais c'était un homme magnifique. Les marchandises étaient entreposées dans une cave près de la poste de Lize. On pesait les denrées (du sucre, du café, des petits pois, des haricots...) et on préparait les paquets en ajoutant un demi-centime par boîte. On mettait pour chaque famille, de n'importe quelle croyance, des caisses pleines de manger selon le nombre d'enfants.

Les femmes au travail

Sur le terril du pont du Val, on vidait les "cresins", les verres encore brûlants: on ne pouvait pas les ramasser, mais mon frère et moi, on en prenait, ainsi que des escarbilles et on les vendait place de l'Abbaye pour 20 centimes; une fois, j'ai été brûlée et j'ai été soignée avec du lys blanc trempé dans de l'huile.

A quatorze ans, j'ai travaillé un an aux Cristalleries pour 6,55 F par jour. Puis, j'ai travaillé à la Houillère de la Vieille Marihaye pour 13,55 F (23 F sur le pont); nous étions autour d'une table ronde, on triait le charbon: on le jetait au milieu de la table et les pierres dans une benne (par le "trou aux pierres"). Quand il fallait charger les wagons de presque 20 000 kilos, nous étions à quatre femmes, toujours les mêmes, et je n'en suis pas morte ! A la Houillère, on travaillait en chantant, je n'ai jamais montré que j'avais des tracas. Après, j'ai aussi travaillé à Phénix Works où je soudais les anses des seaux, des arrosoirs mais j'attendais famille et j'ai dû cesser. Je ne me suis jamais sentie diminuée parce que je travaillais; en 1926, j'ai damé les premiers trottoirs; ceux-ci étaient faits de plaques de 60 cm sur 1,50 m environ, et on damait 1 500 blocs par jour à deux femmes, après avoir préparé le mélange pour les hommes avant qu'ils n'arrivent au travail.

Les antoinistes

Je n'ai évidemment pas connu le père Antoine de Jemeppe qui soignait sans médicaments mais j'ai connu des adeptes qui étaient très valables. C'était des gens simples, même ceux qui étaient des cadres. Et ce n'est pas vrai qu'on ne pouvait pas aller chez le médecin: un jour, je devais aller chez un médecin mais je n'avais pas d'argent sur moi, et pour que je ne doive pas retourner à la maison, un adepte m'en a prêté. J'ai porté le costume et fait la lecture ici au Temple de Seraing. J'ai inauguré des Temples à Paris, Roannes, Bordeaux, et des salles de lecture à Stembert et Tirlémont. J'ai lu la vie du père Antoine dans le livre "Délivrez-nous du mal".

J'allais souvent chez la vieille Marie qui était voyante; tout ce qu'elle disait s'est vérifié. D'après elle, les robots venaient de la Forêt Noire et un aviateur les détruirait en perdant la vie, et effectivement un Anglais a jeté son avion sur les V1 et V2 en Allemagne. Quand elle avait quelque chose à dire, elle le disait. Mais quand je venais chez elle pendant la guerre, elle demandait à son mari: "Arrache des pommes de terre pour qu'Elvire fasse une soupe". Elle me donnait des groseilles, du charbon.

La guerre et ses drames

Mon mari a commencé à quatorze ans à Cockerill, puis il a voulu devenir monteur en charpente métallique. Je me rappelle l'année 36. Mon mari était chômeur partiel. On végétait. Il a commencé à ramoner les cheminées pour 5 F, il mettait les corniches en couleur pour 7,50 F et

pour 15 F quand elles avaient des cartouches (fantaisies en bois). Puis, le travail a repris, il était souvent en déplacement.



Le père de Madame Félix avec un de ses champions

En mai 40, il construisait des hangars à avion à Bourges en France. J'étais seule avec les enfants. Tout le monde partait. Il est revenu de France à vélo.

Mon frère Jean était militaire au fort de Bonnelles. On avait dit qu'il y avait des tués et des prisonniers gardés à l'église de Bonnelles. Je suis montée par le sentier qui conduit au fort pour savoir exactement ce qui s'était passé. Un Allemand m'a arrêtée, il parlait français et m'a intimé l'ordre de descendre; j'ai alors essayé d'entrer par le bois mais je l'ai à nouveau rencontré, et nous avons parlé:

- Avez-vous des enfants ? m'a-t-il demandé.

- J'en ai quatre.

- Moi, dit l'Allemand, j'en ai deux. Est-ce que je les reverrai ?

J'ai eu pitié, je n'aurais pas su faire autrement.

Puis, nous avons appris que mon frère avait été tué au combat le 15 mai, il devait se marier le 20. Après la disparition de mon frère, mon père avait une façon de nous regarder en

pensant à celui qui ne reviendrait plus. On avait préparé un colis pour le fort, qu'on n'a pas pu porter; il y avait dedans une orange que mon père a conservée, elle était toute desséchée.

Mon mari s'occupait de Résistance, il a été dénoncé à la Gestapo par une femme dont le mari avait été tué par l'armée belge. Quelqu'un à la Kommandantur interceptait les lettres, et notre facteur a remis à mon mari une bandelette de papier qui l'avertissait qu'il avait été dénoncé. J'ai appris tout cela plus tard. On l'accusait de conserver de la dynamite et d'avoir fait sauter un pylône d'Ivoz-Ramet. Ce n'était pas vrai. Il a caché des papiers dans le guidon d'un vieux vélo inutilisé, et il est parti travailler à Prayon; je lui ai dit de prendre les cartes de ravitaillement avec lui. Il passait l'eau à Engis et lorsqu'il est tombé sur un contrôle, il n'a pas été inquiété, surtout quand l'Allemand a vu qu'il avait six cartes de ravitaillement. Il n'a pas dû se cacher.

Avec ma soeur, je montais à la campagne, on avait vendu toutes deux nos alliances de mariage. On avait acheté du savon qui coulait mais on voulait aussi acheter à manger. On a rencontré une famille logée dans un baraquement; pendant que le père parlait avec le fermier, son enfant volait des oeufs ou une poule. Nous sommes arrivées à La Gleize; le fermier nous demande: "D'où venez-vous?" Je réponds: "De Chèvremont". Je n'osais pas dire que nous venions de Seraing qui était déjà rouge. Nous avons reçu six pommes de terre !

On se déplaçait en tram et à pied, vingt-six kilomètres à pied pour pouvoir rejoindre Marche, et on allait jusque Bastogne. Et à la libération, on est tombé sur un camion américain non couvert, le fond était couvert de neige; on est descendu à la Vecquée, les pieds gelés !

Pendant les bombardements, je continuais à porter des journaux. J'avais dit à mes enfants: "Restez dans la cave". Place des Martyrs, un robot est tombé sans exploser, heureusement sinon les dégâts auraient été terribles. Un robot est tombé sur une maison en face des contributions, les parents et leur fille cachés sous le lit ont été tués, alors que le garçon a été sauvé parce qu'il se

trouvait à la cave. Je voyais passer les robots par la fenêtre. La Maman de la librairie Halleux a été tuée par un robot au pont de Seraing.



Jean Félix, tué au fort de Bonnelles en 1940
(lire aussi M. Dillmann)

Après la guerre, le plus touchant, c'est quand Julien, prisonnier en Allemagne est revenu rue Croupet. J'ai dit à ma fille: "Va vite prévenir sa maman". A côté, vivait une maman dont le fils avait été tué en Allemagne. Le contraste était terrible.

Julien était très ami avec mon frère Jean, ils jouaient ensemble au football, et ils travaillaient ensemble en montant sur les poteaux électriques. Quand le championnat de football a repris, il y a eu une minute de silence à la mémoire de mon frère.

Et je n'oublie pas non plus que mon père avait les larmes aux yeux lorsque ma fille lui a appris que son fils s'appellerait Jean comme son "oncle Jean."

Ce qui compte, c'est la famille et les enfants. Après la guerre, on a voulu vivre plus librement, sans contrainte, car on gagnait plus d'argent. C'était un relâchement pour les enfants.

J'avais quatre enfants, un voisin en avait un seul qui venait à la maison jouer avec mes enfants. Maintenant, c'est triste de voir la dégradation de la jeunesse.

Et je n'ai jamais volé quoi que ce soit. Quand mon mari s'est mis à son compte et a été en faillite, on est venu chercher deux fois mes meubles; il est mort peu après, et j'ai travaillé pour payer les dettes. On sort toujours de l'ornière. J'ai appris à mes enfants à être honnête et à respecter les personnes. J'y suis arrivée et j'en suis heureuse moralement.

TEMOIGNAGE DE Mme N. R.

Q.: Pourriez-vous me décrire le quartier de votre jeunesse, rue Taque à Jemeppe ?

R.: Je suis née à Jemeppe en 1907. Les Bruxellois considèrent encore Liège comme la "province"; quand on me demande d'où je suis originaire, je dis que je suis "de Sèrè", c'est co pè!" A Liège, on prenait un petit air dédaigneux à la seule évocation de Seraing. Mais je suis née à l'ombre des terrils, des belles-fleurs et des hauts fourneaux, et je ne le renie pas.

Mon père était dessinateur à Cockerill où il a travaillé quarante-trois ans. A l'époque, les classes sociales étaient beaucoup plus marquées. Sans être riches, les employés de son niveau se distinguaient malheureusement nettement des ouvriers. Les fameuses chemises (à col blanc pour les employés, à carreaux ou grises pour les ouvriers) avaient toute leur signification et se portaient sans exception. Par contre, pour les cérémonies et les fêtes, les ouvriers étaient tirés à quatre épingles.

Ces différences de classe me gênaient dès mon plus jeune âge. Je me souviens des pauvres grappilleuses de charbon qu'on pourchassait sur certains terrils où il était interdit de ramasser les gaillettes, et qui venaient vendre au porte à porte; notre chien aboyait toujours après elles, à ma grande honte. Dans certains charbonnages, il n'existait même pas de vestiaire et de douche, les

mineurs sortaient de là sales, balafrés, épuisés. Je revois encore leurs silhouettes passer en rue, tellement cela m'impressionnait. Ou bien quand la cloche du Gosson sonnait pour annoncer un accident et que tous ces pauvres gens couraient vite jusque là... La vie était pénible pour certains.

Mes parents ont fait construire une maison rue Taque, où j'ai vécu de 1912 à 1937, date de mon mariage. C'était un quartier un peu à l'écart, derrière la ligne de chemin de fer, très calme; les maisons se construisaient avec les briques fournies par la briqueterie située en haut de la rue. Les habitants étaient de petits propriétaires comme nous, qui travaillaient pour payer leur maison et vivaient tranquillement.

Le soir, les enfants jouaient dans la rue, il n'y avait pas d'auto; un des papas restait sur le seuil pour surveiller qu'un des garnements de la rue de l'Echelle ne vienne pas ennuyer les petites filles.

Les égouts n'ont été installés qu'en 1946. Les jours de lessive, vous imaginez le travail lorsqu'il fallait déverser les eaux dans la rigole; et s'il gelait ?! Pour les toilettes, nous étions encore obligés d'utiliser les "bacs". Avant que l'eau courante ne soit installée, nous avions l'eau de citerne à domicile et l'eau potable à la pompe publique. Par contre, l'électricité était déjà disponible en 1913, ce qui était rare; en 1946, j'ai retrouvé à la cave des lampes de 1913 toujours en bon état. Comparez à la qualité actuelle !

Q.: Les contacts avec le voisinage étaient-ils bons ?

R.: On s'entraidait. Ma mère avait acheté une très grande table qui lui a servi à ensevelir tous les morts du quartier. Le jour de mon mariage, les voisins m'attendaient à la porte avec des fleurs. Pendant les inondations de 1926, tous les voisins s'y sont mis pour construire des radeaux sur tonneaux et aller secourir des gens d'une impasse en contrebas, où l'eau atteignait l'étage. Par chez nous, l'eau n'arrivait pas, la rue montait trop fort. Des jeunes gens de la Légion Nationale ont amené en voiture un beau radeau d'aluminium avec lequel ils ont été délivrer les gens de l'impasse; les évacués se sont réfugiés chez nous, je n'ai jamais fait autant de café que cette nuit-là.

Notre voisin pensionné était un colombophile enragé. Il nous imposait toutes sortes de contraintes ennuyeuses pour ne pas effaroucher ses pigeons: nous ne pouvions pas jouer au jardin, ni placer des drapeaux lors de la fête nationale ou d'oriflammes lors de la procession. A la fin, mon père a trouvé un compromis, les enfants pouvaient aller au jardin sauf aux dates de concours. Cette histoire a duré longtemps mais nous ne nous sommes jamais disputés pour autant.

La seule cause de conflit entre habitants était le nettoyage des trottoirs. La rue était en pente et sans bouche d'égout; la rigole récoltait eaux sales et balayures, sans compter les boues de la briqueterie. Une ménagère très minutieuse avait l'habitude de nettoyer le samedi matin de fort bonne heure, puis de se poster devant chez elle pour surveiller les conséquences du nettoyage des voisines en amont... Si des crasses venaient resalir son "devant", elle se mettait en colère. En fin de compte, l'agent du quartier a dû venir régler les litiges et fixer un horaire de nettoyage pour chaque maison !

Q.: Comment était la nourriture ?

R.: Les tomates, les chicons, les poulets que l'on n'élevait pas soi-même étaient du luxe à l'époque. Nous mangions assez bien de viande mais pas tous les jours – parfois, c'était des oeufs, de la saucisse séchée, mais de bonne qualité en ces temps-là. Ce n'était pas comme aujourd'hui du steak ou bien des côtelettes systématiquement; les cuisinières savaient accommoder les bas morceaux, selon des recettes assez élaborées. Dans le quartier, presque tout le monde élevait des poules, poulets, lapins, et entretenait un potager.

Q.: Comment se passait votre vie de jeune fille ?

R.: J'étais fort occupée par mes études à Liège, je partais en tram à 7 h le matin et je rentrais vers 17 h 30. Les jeunes filles étaient fort tenues. Lorsque j'ai obtenu le diplôme d'institutrice, je n'ai

pas eu de poste immédiatement. J'ai trouvé un emploi dans les bureaux de Cockerill pour quelques mois; beaucoup de jeunes filles n'osaient pas postuler dans les bureaux où on ne voulait guère d'elles. Figurez-vous que les employés devaient demander la permission pour venir chercher un dossier dans le bureau où je travaillais avec une collègue !

Ensuite, j'ai obtenu un poste d'enseignante et en même temps, j'étudiais pour obtenir un diplôme en orientation professionnelle.

J'étais présidente de la JIC (Jeunesse Indépendante Catholique), l'équivalent de la JOC en milieu indépendant. Nous nous occupions d'une chorale, d'une dramatique, de cercles d'étude; certaines jeunes filles suivaient des cours de formation à la Croix-Rouge pour être aide-familiale, garde-malade, ambulancière – tout cela bénévolement.

Je sortais peu, de temps à autre au cinéma. Aller au dancing était mal vu et ma mère m'a reproché d'être allée au cinéma seule avec mon fiancé, un après-midi !

Jusqu'à mon mariage, j'ai donné tout mon salaire à ma mère comme c'était l'usage.

Q.: Qu'avez-vous retenu des activités politiques de votre père ?

R.: Mon père était conseiller communal dans l'opposition démocrate chrétienne mais la famille ne s'intéressait pas à la politique. "Si les ménagères avaient autant de dettes que la commune...", ironisait souvent ma mère. Par contre, ses activités pour les Oeuvres Sociales Catholiques de Liège, elles, nous concernaient. Avant-guerre, la sécurité sociale n'était pas encore établie; mon père s'occupait d'une caisse de pension et surtout de certains cas compliqués, où les attestations des employeurs manquaient. Il finissait toujours pas compléter le dossier et obtenir gain de cause, à un point tel que l'Administration Communale lui envoyait les cas difficiles. Des vieux entraient avec leurs sabots crottés dans le salon où mon père les recevait, alors que nous, les enfants de la maison, n'avions pas le droit d'y aller. Certains apportaient même, pour le remercier, un cigare soigneusement emballé dans du papier, mon père leur offrait un des siens en échange et ils fumaient ensemble leur cadeau respectif. Après la guerre, ceux qui avaient cotisé suffisamment ont continué à percevoir un petit supplément à leur pension légale. Cette "Caisse de l'Avenir de Jemeppe/Meuse" a duré jusqu'en 1949 (à la mort de mon père).

Q.: Les opinions religieuses et politiques provoquaient-elles des frictions ?

R.: A Jemeppe, les antoinistes étaient bien considérés, y compris par les catholiques; dans sa jeunesse, mon père a d'ailleurs travaillé avec le père Antoine aux Ateliers de Lexhy. Non, c'était des gens très serviables, calmes, un peu farfelus quand même. Les docteurs ont eu des problèmes avec eux parce qu'ils refusaient leurs secours et ils mouraient parfois faute de soins.

En politique, le seul véritable conflit concernait Lahaut et Merlot. Je suis allée quelques fois à la passerelle rien que par curiosité.

Les JGS de Merlot avaient tendance à exagérer. J'assistais à des conférences rue Cockerill, données par le cercle sérésien des universitaires catholiques dans un esprit non polémique. Les JGS venaient toujours nous embêter et parfois cela dégénérait en bagarre. Un jour que l'entrée était payante dans l'espoir de les écarter, ils ont réagi en achetant toutes les places de l'étage et ils ont chahuté la réunion d'un bout à l'autre. Je sentais une animosité de leur part.

Q.: Vous souvenez-vous de juin 36?

R.: Ah oui ! Je me souviens bien que pour tromper les barrages des grévistes sur les routes, je me déguisais en étudiante (béret et jupe plus courte) à vélo, alors qu'une fois arrivée à l'école, je reprenais aussitôt mon poste d'enseignante !

Mon père bénéficiait déjà de dix jours de congés payés avant 36; nous les passions à Plainevaux dans une ferme où nous louions deux pièces; nous nous promenions, nous allions dans un petit restaurant, c'était une vie simple.

Q.: Et les moyens de transport ?

R.: Le fameux tram vert avec sa plate-forme découverte où l'on se gelait, était toujours bondé,

aussi j'allais en première classe pour avoir de la place. Je détestais le tram-canard, qu'il fallait attendre longtemps, où l'on s'entassait et se faisait malgré tout abondamment mouiller.

A part cela, une des caractéristiques marquantes de l'époque était la marche. Ce qu'on pouvait abattre comme kilomètres à pied ! On marchait pour se rendre au travail chaque jour; on marchait pour se délasser, le dimanche. Il y avait toujours une foule de gens en rue. Les vélos restaient coûteux avant 1914. Comme d'autres, mon père partait travailler à vélo, en chapeau boule et redingote.

TEMOIGNAGE DE M. SWITTEN

J'appartiens à une famille de mineurs. Je suis né le 10 mars 1913. Je suis originaire de la commune de Saint-Nicolas, du quartier dit "Le fond des rues". En 1928, mon père louait une maison du charbonnage de l'Espérance, c'était en fait une salle de danse coupée en deux. Nous habitons au sous-sol. En même temps qu'il travaillait, il tenait un commerce de matériel pour les mineurs: chaussures de mineur, clous, cuir, etc. Le Hongrois qui habitait au-dessus de nous s'est plaint du froid parce que le porche restait ouvert pour le magasin. Alors, nous avons acheté en 1932 une baraque rue des Bons Buveurs; mon père a rasé la baraque pendant que nous habitons dans la maison derrière (une pièce et deux chambres). En 37, il a demandé un prêt à son père et il a installé un couloir vitré de la maison au magasin, qui a été bien aménagé également. Après avoir remboursé, il a reçu un nouveau prêt pour construire deux étages. Il a été retraité en 1942.

Je me rappelle que dans les années 20 et 30, il y avait beaucoup de fanfares, des magasins Coop, etc.; qui connaît encore les "hommes al canne", des groupes qui faisaient des exercices avec des cannes, qui s'entraînaient parce qu'ils sentaient les événements qui se préparaient en Allemagne et ailleurs.

Pendant la guerre, nous servions de boîte aux lettres et transmettions des messages à des gens dont nous ne connaissions que le nom de guerre. Je me suis marié en avril 42. Mon beau-frère, Camille Dondoy, était dans la Résistance fin 42. On a même essayé d'imprimer chez moi des tracts avec un rouleau, au-dessus du magasin de mon père; on avait percé le texte avec une épingle pour avoir des trous, mais le résultat était illisible. Il logeait parfois chez nous, ou chez des amis, il changeait souvent de place; c'était le bras droit de Marcel Poulet. Celui-ci était violoncelliste dans un orchestre liégeois, et il écrivait des articles clandestins dans les journaux. Quand il y avait quelque chose d'important, il me donnait un billet que je remettais à des amis.

Deux maisons plus bas que chez nous, un monsieur qui travaillait au tram procurait les clés pour déboulonner les rails, on a ramassé et sa femme et sa fille. Deux boulangers fournissaient des timbres de ravitaillement aux partisans, ils ont disparu.

La maison a été "robotisée", détruite par un robot le 4 janvier 1945, en même temps que deux autres maisons. Mon père a reçu les dommages de guerre pour un étage, et il a refait le rez-de-chaussée et le premier étage pour lui. Il avait 65 ans quand il a reçu encore un peu d'argent pour reconstruire le deuxième étage.

Jusqu'en 46, j'ai fait un peu de tout, j'ai passé des tuiles, j'ai nettoyé des briques pendant une année, tout ce qu'on peut imaginer. Je suis entré à l'Azote en juillet 46.

Je travaillais surtout avec des Espagnols et des Italiens. Ils s'adressaient à moi quand quelque chose n'était pas clair sur leur feuille de paye ou quand ils voulaient une augmentation de salaire; c'était moi qui allais au bureau, alors que je n'avais pas de mandat syndical. J'étais comme leur père, mais nous n'étions qu'une poignée. Quand il y avait un problème plus important, je faisais une pétition et si 80 % des ouvriers étaient d'accord, je l'apportais au premier délégué qui, lui, se rendait au bureau. Je n'ai jamais eu de défection, nous étions très unis.

Les chercheurs de l'Azote avaient réussi à trouver le détergent, l'hexamataphosphate, produit chimique qui entre dans beaucoup de médicaments, etc. Certains restaient longtemps dans la section, d'autres étaient renvoyés le jour même quand ils avaient de l'eczéma.

Le premier janvier, nous savions combien nous recevions comme prime de fin d'année, le nombre d'heures de travail, etc.

Je suis resté à l'Azote jusqu'en 1975, presque trente ans, dont vingt-cinq ans à trois pauses; je n'avais pas trop de problème de sommeil. Ici, rue de la Vecquée, quand on dort à l'arrière, on n'entend strictement rien.

J'ai habité Seraing en octobre 49, rue de la République Française. Nous avons choisi Seraing parce que mes beaux-parents habitaient rue des Chevaux. Ma maison a été construite en 53 avec quatre autres maisons. Depuis, le quartier n'a pas beaucoup évolué. Chacun reste dans sa maison; l'été, on bavarde dans son jardin, on s'entend bien. Tout le monde connaît mes opinions, je ne m'en suis d'ailleurs jamais caché.

Ma femme a toujours tenu le ménage, elle était franche, on la craignait, car elle ne parlait jamais derrière le dos. Elle a été très active.

Q.: A l'époque, beaucoup de Sérésiens votaient pour les communistes. Pourriez-vous expliquer votre choix et vos activités ?

En 1936, si je me souviens bien, Achille Van Acker, ministre socialiste, a cassé la grande grève pour les 8 heures et les congés payés en prétendant qu'il ne fallait pas tuer la poule aux oeufs d'or. En réaction, j'ai voté communiste sans même savoir ce que c'était. Mon père, qui n'était pas communiste, laissait faire, pourtant, je lui avais dit pour qui je votais.

Je suis entré au Parti en juillet 46. Je plaçais des journaux, j'allais à des réunions, je ramassais de l'argent dans des enveloppes, toujours dans le quartier. On était plusieurs amis.

En 1948, grève pour une augmentation de salaire à l'Azote. On a récolté chez les commerçants d'Ougrée de l'argent qu'on donnait aux familles nombreuses. Dejà nous a conseillé de récolter plutôt de la nourriture et non de l'argent. On a ainsi obtenu des charrettes pleines d'aliments; les femmes préparaient des colis au-dessus d'un café. En même temps, c'était un moyen de faire connaître la grève car la presse n'en parlait pas. Après, le syndicat a tout repris, le conflit s'est réglé au bout de six semaines.

En 1952, pour l'appel de Stockholm (contre la bombe atomique), ma femme s'est occupée du Rassemblement des Femmes pour la Paix, à la Vecquée.

Lors d'une occupation des mineurs du Many contre la fermeture, ma femme, Germaine Thibert et d'autres sont allés chez les commerçants et apportaient la nourriture au fond de la mine. Ensuite, quand André Dans a publié son livre "Vingt-quatre heures dans la mine", les femmes ont fait du porte à porte pendant un mois pour le vendre.

Tout a diminué après 50 à cause de la guerre froide et des médias qui disaient ceci ou cela. On tenait des meetings place Wauters, à la Chatqueue, place des Verriers avec André Dans ou Gilissen; puis, les gens se sont contentés de rester sur le seuil de leur porte ou aux fenêtres.

TEMOIGNAGE DE JEANNE DORE-GODEFROID

L'histoire du violon

Je suis née en 1925 au Molinay, en face de la passerelle. J'aimais respirer la vapeur des locomotives quand elles passaient en dessous. Mes grands-parents m'ont élevée, ils étaient très pauvres et très gentils. Mon grand-père me racontait des histoires le soir, les quatre fils Aymon, l'enchanteur Merlin, des romans de cape et d'épée, dans tous les détails. Son imagination travaillait et remplaçait pour nous la radio et la télé.

J'adorais la danse et la musique. A cinq, six ans, le dansais le charleston dans le café en face de la passerelle, chez Gooris. Le samedi, il y avait un accordéon et une batterie. Je servais d'attraction au cafetier, qui versait un verre gratuit à mes grands-parents et organisait une collecte pour la petite danseuse. Le café était bondé. Quelques années plus tard, je ne voulais plus me produire en public, j'étais gênée. Ma grand-mère a décidé de me payer des leçons de violon; ainsi, on louait l'instrument. Elle m'achetait des partitions de Tino Rossi, qui ne me disaient rien. Les classiques ne me plaisaient pas beaucoup non plus, ce n'était pas assez nerveux

pour moi. Vers onze ans, j'ai cessé parce qu'on n'avait plus de sous.



Mademoiselle Doré au violon

Ecoutez bien, cette histoire de violon ne faisait que commencer. Quand j'ai eu des petits-enfants, je me suis amusée à leur raconter des histoires comme mon grand-père. J'ai inventé que j'étais une violoniste célèbre, qui jouait dans de grandes salles à Bruxelles "et les gens te jetaient des fleurs sur la scène ?", "oui, ils me jetaient des fleurs, ils se levaient pour applaudir". A la fin, j'y aurais bien cru moi-même. Les petits-enfants ont grandi. Pour mon anniversaire, ils s'amènent tous les trois avec un énorme paquet. Je déballe, je trouve un étui de violon un peu usé; j'ouvre: un magnifique violon !

- C'est pour moi ? Pour moi tous les jours ? J'essaie de jouer: silence, rien. Les enfants étaient consternés.

- Je vais aller chez un luthier à Liège, voir ce qu'il y a.

J'y vais. Le luthier passe l'archet sur la colophane (j'avais oublié de le faire ! c'était ça !) et il essaye l'instrument, un son merveilleux. Un bel étui neuf me tape dans l'oeil et je l'achète. Tant qu'à faire, pourquoi pas. J'achète aussi une méthode et je demande au luthier de me rafraîchir la mémoire pour la position des doigts. Là-dessus je me balade deux heures

dans le centre de la ville avec mon étui neuf; les gens devaient penser que j'étais une artiste revenant de l'opéra. Et sûrement une virtuose déjà pleine d'expérience, à voir mon âge !

Depuis lors, je m'obstine à jouer du country, j'aime cette musique. J'étais destinée à la musique avec un nom pareil: doré.

Travail et restrictions

J'ai terminé l'école primaire rue Morchamps, puis le quatrième degré à la rue Chapuis. Un jour, j'ai voulu faire des frites, j'ai renversé la marmite d'huile bouillante; la peau de mes jambes se décollait par grands morceaux. On m'a soignée à l'infirmerie de l'école, le docteur coûtait trop cher.

A treize ans et demi, j'en paraissais quinze; j'ai été travailler à Flémalle chez Cortjens et Maton, une fabrique de construction métallique. C'était en plein hiver 39. Je partais à pied de la Chatqueue pour être là à six heures du matin et j'en repartais à six heures du soir. Je m'y plaisais bien, l'ambiance était bonne. Mes deux tantes travaillaient avec moi. Il gelait si fort que nos mains collaient sur les tuyaux où nous devons faire des trous avec la machine; l'armée avait passé une grosse commande pour des lits métalliques.

Quand j'ai touché ma première quinzaine, j'étais fière et pressée d'utiliser mes sous. J'ai acheté à Jemeppe trois éclairs, trois choux à la crème et trois glacés pour mes grands-parents et moi. Une drôle d'idée alors que j'avais tant de chemin à faire par ce verglas avec mon petit paquet; j'aurais très bien pu acheter près de chez moi. Arrivée place de la Chatqueue, bardaf! je me flanque par terre; les pâtisseries tout écrabouillées. En plus, le grand-père m'a grondée: "Ça ne se fait pas ! Tu dois donner l'enveloppe pleine à ta grand-mère". Mais il a mangé les restes sans rien en perdre.

En 40, j'ai dû aller au Val-Saint-Lambert, il n'y avait plus de travail chez Cortjens. Je coupais

le verre. Je ne m'y plaisais pas, huit heures là me semblaient plus longues que les douze heures à Flémalle. Les fils des maîtres verriers recevaient les bonnes places où on touchait des primes; il y avait des clans. Je gagnais 20, 25 F par jour; certains gamins, 16 ou 17 F.

Lorsque mes grands-parents n'ont plus travaillé, c'était la misère complète. "Tu as faim, m'feye?" disait ma grand-mère, "Il n'y a rien à manger, sais-tu, va dormir". Je n'avais même pas de quoi aller au cinéma. Une copine du voisinage était dans le même cas; le dimanche, on s'asseyait dehors ensemble, on regardait les jeunes qui partaient au cinéma, on blaguait entre nous. Quand les jeunes repassaient après la séance, "C'est déjà fini ?", on se sentait un peu soulagées.

Puis, j'ai travaillé à la poudrerie de Boncelles. Encore une fameuse trotte ! Car nous avions justement déménagé à la rue Jean de Seraing. Je me plaisais à cette place que j'ai quittée en 43 pour me marier. Nous voulions un enfant tout de suite, nous étions jeunes et optimistes.

Mariage en temps de guerre

Quand Lucien est venu demander à mes parents la permission de me fréquenter, il s'est mis à bavarder de la mine. Le grand-père avait travaillé quelques années au charbonnage. Jusque onze heures du soir, la mine, rien que la mine. Est-ce qu'il va se décider à s'asseoir un peu près de moi? La grand-mère aussi en avait marre, elle s'endormait.

Le jour du mariage, je me figurais avoir la marche nuptiale à la Maison Communale, du monde dans la salle, enfin, je ne sais quoi. Tout ce qu'il y avait, c'était une femme d'ouvrage qui nettoyait dans un coin – on est sorti aussi vite et on a été manger du chou réchauffé et un lapin.

J'étais enceinte de deux mois quand la Gestapo arrive à la maison et me réquisitionne pour la FN. Ils ne croyaient pas que j'attendais un enfant. A la FN, des Allemands surveillaient les ouvriers, je n'aimais pas. Je suis tombée dans les pommes à ma machine, on m'a radiographiée (!) pour voir si j'étais bien enceinte et j'ai pu rentrer chez moi. J'ai reçu une carte pour ne pas faire la file mais j'étais gênée de m'en servir; des femmes disaient: "Elle n'a pas l'air plus enceinte que moi!". Une fois, je me suis évanouie à force de rester debout.

C'était difficile surtout pour la nourriture. J'ai fait du gâteau avec des patates. J'allais à une ferme de la Boverie pour avoir un quart de litre de lait écrémé pour le bébé. Quand Lucien a été déporté, c'était encore plus dur. Je faisais de temps en temps des petits travaux chez des gens, j'habitais chez mes beaux-parents. Une oeuvre du Baron Delaunoy à Ougrée m'a convoquée pour me donner un peu d'argent, comme femme de déporté. Je n'ai pas osé demander si je pouvais toucher cela régulièrement. J'ai été glaner avec des femmes âgées; on dormait dans un hangar à paille et j'étais terrorisée par les souris qui couraient autour de nous. Plus jamais !

Une des femmes avec qui j'avais glané était dans la Résistance, une communiste de Seraing. Je lui ai proposé de l'aider. J'ai porté deux fois des renseignements à des endroits convenus, puis ma belle-mère a menacé de ne plus garder le petit si je continuais.

Pendant que les V1 tombaient, les gens couraient se réfugier dans les caves; beaucoup y habitaient en permanence. C'était rigolo tous ces tuyaux de poêle qui sortaient par les soupiraux. Je ne me dérangeais jamais pendant les alertes. Une fois, le V1 est tombé à cent cinquante mètres de la maison; j'ai plongé sur le berceau entre les deux fenêtres et j'ai couvert l'enfant de

ANNONCE :

"En parcourant LES RUES DE SERAING", par René Crine, édité par la Commune de Seraing, 360 pages, 550 F.

Ce livre s'ajoute aux deux livres: "Les rues de Seraing" de Pirson et Dounan (1952) et de François et Crine (1970). Il rapporte entre autres les changements apportés aux rues de l'ancienne commune de Seraing depuis 1970 (nouvelles dénominations, nouvelles rues, etc.). Tout à fait nouveau, il se penche sur les noms des rues des anciennes communes d'Ougrée, Jemeppe et Boncelles, qui n'avaient pas encore été l'objet d'une telle étude. Un ouvrage de référence.

mon corps. Les vitres se sont brisées, le plafond s'est détaché, le courant a été coupé. Mes beaux-parents étaient affolés. J'étais trop jeune sans doute, je ne m'en faisais pas.

Après la guerre, on s'est offert des petites compensations: un nouveau lit et un matelas Epeda, et une belle petite radio avec trois longueurs d'onde, puisque j'aimais tellement la musique. Elle coûtait 2 500 F, on l'a payée par semaine pendant longtemps.



Des Jemeppois rue Cockerill, en 42

Quelques récits sur 1939-1940

TEMOIGNAGE DE M. ISTASE

Le pont de Seraing en 1939

La garde du pont était assurée par la 12e Compagnie (Mitrailleurs et TS) du 14e Régiment de ligne caserné à la Chartreuse. La garde était composée d'un sergent, de six hommes répartis



La garde du pont de Seraing en 1939 (photo Istase)

comme suit: deux hommes sur le pont, deux de piquet au fortin, deux de repos au fortin. La durée d'une pose était de deux heures et de la prestation de vingt-quatre heures.

Le parcours se faisait dans un camion qui desservait aussi la garde du pont d'Ougrée ou d'Engis.

Les ponts sur la Meuse étaient tous minés et avaient la mise à feu électrique et pyrotechnique.

Consignes: 1) tous les véhicules devaient circuler sur le pont à 5 km/h maximum, y compris le tramway; 2) ne pas fumer; 3) ne pas photographier dans un certain rayon; 4) ne pas circuler en barque aux abords du pont; 5) ne pas stationner sous le pont; 6) les piétons ne pouvaient pas s'arrêter et observer (quoi ?).

On nous avait assuré qu'il n'y avait aucun risque en cas d'orage. L'explosion des ponts du Val-Benoît et d'Ougrée, le 31 août 39, a prouvé le contraire. A ce moment, c'était les troupes du 3e Génie (Chartreuse) qui assuraient la garde des ponts depuis le début de la mobilisation.

TEMOIGNAGE DE J.R.

(première partie)

Je suis originaire de Couthuin, mon père était ouvrier carrier. J'ai choisi la carrière militaire; j'étais disposé à faire carrière dans la gendarmerie ou à l'armée.

En 1937, j'étais maréchal des logis au Fort de Bonnelles.

Ma femme était infirmière pour l'hygiène sociale à Ougrée. Je me suis marié avec elle en 1939. Elle avait un statut de fonctionnaire et se rendait dans les écoles pour examiner les enfants; elle contrôlait aussi les magasins (boucherie, crème glacée, etc.) et s'occupait des étrangers qui arrivaient. Elle est décédée en 1970. Aujourd'hui, on dirait qu'elle était assistance sociale.

En 1940, j'étais le chef de cantonnement de repos à l'école des Communaux à Ougrée depuis la mobilisation. En effet, une équipe était stationnée en permanence dans le fort de Bonnelles, une équipe était au repos pendant que l'autre se trouvait au fort. Le remplacement s'effectuait une fois par semaine.

Dix classes avaient été rappelées, et dès 1938, la mobilisation était permanente à cause du

fort. Les alertes se succédaient sans arrêt. Ma fille est née le 13 janvier, un jour d'alerte justement!

Le 10 mai, c'est l'alerte réelle. Les hommes du cantonnement de repos étaient remontés au fort pour le remplacement. Le commandant a pris la décision de laisser en place ceux qui y étaient, pour éviter les transferts. L'équipe est finalement restée pour la guerre.

Les gens du cantonnement de repos ont traversé la Meuse le 11 mai, pour rejoindre Liers où une quantité phénoménale d'individus étaient rassemblés, la contenance de vingt trains ! Un train devait nous amener à Malines à 16 h. Il est arrivé effectivement mais il a été bombardé dès son entrée en gare. Chacun pour soi, avec une équipe. Nous étions quatre ou cinq gradés avec une quarantaine de soldats. On s'est dirigé vers Hannut. On a eu la chance d'atteindre Hannut avant la nuit tombante. Une autre équipe est entrée en contact avec l'avant-garde allemande qui encerclait Liège, avant Hannut, et plusieurs ont été faits prisonniers.

Pendant la nuit, nous avons rejoint Hoegaarden où nous avons été embrigadés dans un régiment français. Fin d'après-midi, ils ont été évacués vers Louvain et nous sommes partis de notre côté pour arriver à Louvain en fin de soirée. Nous nous sommes alors efforcés de rejoindre Malines en passant par Herent. A Malines, pas de régiment... On nous a dit de rejoindre Woumen où nous avons retrouvé l'artillerie de tranchée.

Le 20 mai, nous sommes entrés en France par Abbeville où nous avons été soumis à un bombardement extraordinaire. Nous avons traversé la Somme et nous avons rejoint Forges-les-Eaux un jour avant la capitulation du Roi. Entre Abbeville et Forges, dans une ferme, une dame nous a livré tous ses fromages. On avait aussi rempli un grand sac de pains dans une boulangerie; un des soldats avait changé de sous-vêtements et les avait mis avec les pains ! A Forges, nous avons vu dans la gare un véritable "mur" de pains et de boîtes de pâtés de foie de deux kilos ! Nous avons pris le dernier train pour le Midi.

Nous avons abouti aux environs de Montpellier où les jeunes étaient concentrés pour être mobilisés. Nous avons continué jusqu'à la vallée du Rhône, à Pont-Saint-Esprit que nous avons atteint le 1 juin. Ma première image: des jeunes Chasseurs Ardennais faisant l'exercice.

J'ai demandé mon traitement et je l'ai touché. J'ai ensuite été expédié dans une énorme ferme (en Ardèche) où se trouvaient déjà de vieux Chasseurs Ardennais, une compagnie avec des fossoyeurs, complètement abandonnés. Ces quatre, cinq cents types n'étaient même pas ravitaillés. On a organisé une réquisition dans le village, elle a bien réussi. On a nettoyé les cuves et on a préparé à manger. Une quinzaine de jours plus tard, ils ont été réquisitionnés sur les champs de bataille de l'Est de la France.

En me promenant, j'ai été accosté par un couple de Saint-Just qui m'a invité à loger chez eux. L'homme était un combattant de 14-18 qui travaillait au chemin de fer; il m'a raconté qu'il avait dû annoncer à l'épouse de son ami que celui-ci était décédé le 11 novembre. C'était un fabricant d'alcool et j'en ai profité pendant cinq semaines.

Je me trouvais en "France libre". J'ai essayé de partir vers Sète avec des militaires français, mais ils ont refusé.

Je me suis décidé à franchir la ligne de démarcation, un seul du régiment m'a suivi jusque Moulins. Un gradé allemand m'a remis un papier et m'a dit de remonter à Paris. Un train postal de quatre, cinq voitures avec des militaires allemands était en gare; les Français nous ont interdit de monter dans le train. Mon copain y est monté quand même, et quand le train a démarré, j'ai piqué un sprint et j'ai grimpé dans une des voitures. On est arrivé à Paris, vers le 20 juillet. Le marché refonctionnait déjà.

On s'est rendu à la Croix-Rouge. Sur une camionnette était indiqué Soissons. De Soissons, nous avons été dirigés vers le théâtre où des centaines, voire des milliers de militaires belges étaient rassemblés. Vers 6 h du matin, une colonne s'est formée, quasiment sans encadrement

allemand. A la sortie de Soissons, j'ai aperçu à un carrefour un panneau indicateur pour Bruxelles. J'ai prétendu aller à la toilette et je suis revenu sur mes pas jusqu'à la bifurcation pour faire de l'auto-stop, il était 7 h 30. Un Feldgendarme réglait la circulation. Il a stoppé le premier véhicule; mon copain et moi, l'avons pris jusque Bruxelles. Nous étions toujours en uniforme. Place Meiser, j'ai pris le tram jusque Louvain. A Louvain, nous sommes montés dans un camion de la Raffinerie Tirlémontoise qui se rendait à Liège. Le soir même de mon départ de Soissons, j'étais ici, à Ougrée.

Je devais obtenir le papier de démobilisation pour recevoir des timbres de ravitaillement. Je me suis rendu à la citadelle de Liège, d'abord pour observer. Il me semblait qu'il y entrerait plus de militaires belges qu'il n'en ressortait. Je ne suis pas entré. Je me suis toujours efforcé de ne pas être prisonnier. Ça me paraissait extraordinaire que les ex-militaires se soumettent à la nouvelle autorité en demandant leur papier de démobilisation. A ce moment, j'étais un marginal.

Le 1 septembre, il est paru des affiches informant que les militaires n'avaient plus aucun besoin de se présenter à la citadelle, il leur suffisait de se rendre au commissariat.

UN SOUVENIR DE MADAME CALJON-GOB: LE DILEMME D'UN COLOMBOPHILE

Mon grand-père maternel était un fervent colombophile: "on colèbeû" comme on dit chez nous. Le plus clair de son temps libre était consacré à ses chers pigeons. J'allais souvent le voir leur distribuer leur pitance. Parfois, j'avais le plaisir d'assister à leurs ébats dans l'eau du bassin en zinc qu'il avait fait fabriquer exprès pour eux. Je l'accompagnais souvent quand il allait les enloger au "Club", rue Ferrer ou au "Soleil", place du Pairay. Il était récompensé de ses soins attentifs quand ses champions: li clér, li surlet, li mayeté... se classaient en tête de liste. La maison se remplissait alors de "paniers" aux fleurs en papier de toutes les couleurs. Pour chacun d'eux, je recevais une belle pièce.

Je garde en mémoire les noms des villes de lâchers qui sonnaient si bien à mes oreilles d'enfant: Erquelines, Momignies, Saint-Quentin, Pont-Sainte-Maxence et le prestigieux Barcelone... Je me souviens aussi des dimanches où toute la famille devait se tenir coite, en attendant l'arrivée; gare à celui qui aurait fait rater la rentrée au pigeonier ! Car dans ce cas, l'as des as pouvait aussi bien faire "berwette".

Mon grand-père aimait regarder ses pigeons quand, prenant leur envol, ils viraient en rangs serrés d'abord près de la maison, puis de plus en plus loin jusqu'à devenir invisibles. Ivres d'exercices et de grand air, ils revenaient; plongeant en vol plané, ils rentraient bien gentiment au colombier. Pendant cette sortie, quelques vieux, récompensés pour leurs exploits passés par une vie de pacha dans un coin qui leur était réservé, venaient mettre le bec dehors; du jardin, mon grand-père agitait une boîte de maïs qu'ils venaient picorer avec gourmandise. Ils avaient belle vie les "colons" de mon grand-papa.

Mais hélas, vint la guerre, bientôt l'occupant fit afficher partout une ordonnance qui défendait la détention de pigeons voyageurs; défense surtout de les laisser voler; qui voulait les garder devait les tenir enfermés et même leur rogner les ailes. Cette mesure renforça le ressentiment de mon aïeul, ancien soldat de 14-18, elle l'affecta profondément. Pour lui, le pigeon, tout comme l'homme, avait un besoin vital de liberté. Ne voulant pas les tenir emprisonnés et estropiés, la mort dans l'âme, il prit la difficile décision de les sacrifier et de s'en débarrasser. Pour toute la maisonnée, ce fut une brimade supplémentaire de ne plus entendre, venant du grenier, les doux roucoulements des pigeons de grand-père.

Mais la guerre finie, d'autres petits pensionnaires vinrent habiter le pigeonier silencieux depuis tant d'années.

Résistance

I.C. était un proche de René Delbrouck et un membre actif du Front de l'Indépendance. J.R. nous parle ensuite de son activité dans l'Armée Secrète, autre organisation clandestine.

TEMOIGNAGE D'I.C.

(deuxième partie)

En 40, ce fut à nouveau l'invasion. Dès le mois de mai, avec Auguste Garray, alors commissaire adjoint de police et quelques autres camarades, nous avons sorti le premier journal clandestin "Radio Patacoye", journal humoristique, qui avait pour but de fustiger l'envahisseur. Cette publication cessa avec l'arrestation de Guillaume Sauvenier, devenu directeur de la publication, et de quelques autres amis.

Avec Delbrouck, Cornet, Brulle, Thonet et d'autres, nous avons constitué le parti socialiste clandestin dès le mois de juin, j'avais le numéro 7. Nous avons aussi sorti "Le Monde du Travail" tiré au stencil sur le matériel de la commune. L'équipe qui était chargée de la dactylographie était formée de Louisa Marguerie, Joseph Cornet, Georges Dugenberger (un Juif).

En 41, "Solidarité" vit le jour; son but était la récolte de fonds destinés à payer ceux qui étaient dans la clandestinité; les timbres étaient imprimés clandestinement.

A cette époque, une grève éclata à la Fonderie d'Ougrée pour une augmentation de salaire et s'étendit à tout le bassin. Julien Lahaut est intervenu auprès des autorités d'occupation et les travailleurs obtinrent satisfaction.

Le 10 mai 42 et 43, des "lettres de décès" ont été placées à toutes les fenêtres.

Le jour avant son arrestation, Delbrouck me confia le drapeau de l'Internationale Ouvrière Socialiste que j'ai caché dans le registre des taxes sur les domestiques et les servantes. Mais la Werbestelle réclama ce registre afin d'y trouver ceux qui pourraient être expédiés comme travailleurs en Allemagne. J'ai retiré le drapeau et avec Henri Walthéry, nous l'avons soudé dans le chenal de la gouttière qui fut tout à coup bouchée, et le resta pendant la durée de la guerre; l'eau de pluie dégouлина sur le trottoir le restant de la guerre.

En 1941, en même temps que Solidarité, le Front de l'Indépendance vit le jour et la lutte clandestine prit sa véritable ampleur. Au début, ce n'était que des mini-sabotages qui énervaient l'occupant; et surtout, la presse clandestine qui contredisait le journal imposé par l'ennemi qui avait nom "La Légia". Le président de la presse clandestine pour l'arrondissement était Dieudonné Boverie, bien connu parce qu'il était rédacteur au journal La Meuse.

Lors de l'arrestation de René Delbrouck, le "Monde du Travail" fut imprimé à Liège; je continuai néanmoins à lui apporter ma collaboration. Dans la clandestinité, nous étions composés de groupes de trois: j'ai reçu la charge de diriger l'action des agents communaux; mon nom d'emprunt était Donald.

Le responsable de la presse clandestine pour Liège, Maurice Goire, se trouvait à Ougrée. Quant au local du F.I., il était situé dans un magasin de dentelles, rue de Bonnelles; c'est là que les chefs de groupe se réunissaient pour recevoir les ordres de mission.

A la formation du Grand Liège, les bourgmestres furent remplacés par des chefs de district: Ougrée-Sclessin, Bonnelles et Angleur furent réunis en une même entité. C'est un habitant

d'Herstal qui en devint le chef de district. Comme je contredisais toujours ses ordonnances, il menaçait de m'envoyer travailler à Vivegnis. Sur quoi je lui ai répondu: "D'accord, mais je suis engagé par Ougrée pour travailler à Ougrée; je quitterai donc cette commune à 8 heures du matin et j'y rentrerai à 4 heures trente".

Lorsque les Alliés commencèrent à bombarder les usines, nous nous trouvions en plein cœur et nous avons déménagé à l'école des Communaux alors occupée par les Allemands. Un jour, Marquet, le représentant des nazis me dit: "On remettra vingt fusils à la Garde Rurale". Je lui répondis: "Pourquoi confier des armes à des gens qui n'en connaissent pas le maniement, ils seraient capables de tirer sur des collègues qui viendraient les relever !". Il décida donc de placer ces armes dans une malle. "Vous aurez une clé du cadenas et moi l'autre." Ce qui fut fait. A la Libération, ces armes ont été remises aux Milices Patriotiques.

Nous avons retourné une partie des terrains de golf du Sart-Tilman pour y planter des pommes de terre. Nous disposions alors de laissez-passer, ce qui nous permettait de circuler la nuit, également pour notre organisation clandestine. Il était fréquent que nous organisions des vols de timbres de ravitaillement pour nourrir les réfractaires qui se cachaient dans quelque coin des environs.

Pour opérer une arrestation, l'ennemi s'adressait tout d'abord à la police. Un policier me téléphonait les renseignements concernant l'intéressé. Mon bureau ayant deux issues, je descendais au bureau de la population et j'enlevais le feuillet de l'intéressé qui ainsi n'existait plus à Ougrée, Bonnelles et Angleur. Seules les arrestations opérées de nuit pouvaient se réaliser. Le jour de la libération, je détenais, à l'insu de tous, une quantité importante de feuilles qui reprirent leur place dans les registres.

Durant la nuit, des pylônes à haute tension ainsi que des voies de chemin de fer et d'autres installations nécessaires à l'ennemi sautaient. Ces sabotages étaient très fréquents.

Une brigade punitive existait à Ougrée; elle agissait sous le commandement du professeur de musique Raigiré et d'un ouvrier de l'Azote. Elle était surtout constituée par des membres du personnel de cette usine. Certains collabos de notre district ont subi le châtement qu'ils méritaient.

Degrelle, on l'a vu, récoltait un très grand nombre d'adhérents surtout chez certains intellectuels chrétiens ainsi que chez les commerçants, attendu qu'il dévoilait les méfaits des bonzes de son parti. Mais dès le jour où ils comprirent que nous n'avions pas menti lorsque nous leur disions que c'était un collaborateur camouflé d'Hitler, beaucoup de ses adeptes l'ont quitté et nous ont rejoints dans la résistance.

Un jour, un de mes hommes, Pierre, dont le beau-frère était dans la Feldgendarmarie, apprit qu'une rafle allait être opérée dans un dancing de Beaufays. C'était un samedi à midi. Je m'y suis précipité à vélo pour en demander la fermeture. Lorsque les Allemands se présentèrent, ils trouvèrent porte close.

Pendant les bombardements aériens, la population de la région trouva refuge dans les caves qui devinrent à la fois cuisine, salle à manger et chambre à coucher. C'était curieux de voir tous ces tuyaux de poêle émerger des soupiraux. Pas mal de loustics s'amusaient à soulager leur vessie dans ces canaux improvisés !

Comme beaucoup de mes amis, je m'étais réfugié dans une ferme. Une nuit, vers trois heures du matin, ma femme m'éveilla en me disant que les Boches entouraient la maison. Je me suis levé précipitamment et j'ai voulu m'en aller par la voie du chemin de fer vicinal qui se trouvait au fond d'une prairie. Deux soldats montaient la garde. Lorsqu'il fut l'heure de me rendre à mon travail, je me préparai, pris ma serviette dans laquelle se trouvait de l'argent et la liste des

réfractaires à visiter. En passant entre les soldats, je dis en riant: "Ci n'est nin por mi èdon que vos v'nez ?" et l'autre de répondre: "Non, ce n'est pas pour vous". Inutile de vous dire comment je me suis senti soulagé; j'ai sauté sur mon vélo et au revoir la compagnie.

Notre section des Partisans Armés faisait partie du corps 013 cantonné à Comblain-au-Pont. J'étais agent de liaison et transmettais des messages. En 1944, l'État-major était établi à la ferme Lenoir, rue du Cornillon à Boncelles; j'étais détaché aux Milices Patriotiques, bien que je fusse membre des Partisans.

Si je me suis engagé dans cette voie, c'est par haine du fascisme; c'est surtout pour venger mon père rentré invalide de la Première guerre mondiale. C'est aussi pour combattre la dictature, d'où qu'elle vienne.

TEMOIGNAGE DE J.R.

(deuxième partie)

Fin septembre, j'étais dirigé à l'Administration Communale d'Ougrée comme employé, pour le compte du Ministère du Ravitaillement. Mon activité professionnelle consistait à répertorier les terrains cultivés. Mais on sabotait déjà par tous les moyens. J'ai répertorié avec une négligence totale.

Les gens de l'Administration Communale étaient restés en place (comme le secrétaire communal, le responsable de l'Etat-civil, le commissaire de police et les agents, etc.). Seuls les responsables des timbres de ravitaillement avaient été nommés par le Grand Liège.

Au début, les marchandises ne manquaient pas, d'autant plus que mes parents habitaient la campagne. Le ravitaillement est devenu restrictif vers octobre-novembre 40. Je reviens sur les fossoyeurs ardennais; ils m'avaient dit: "Viens nous trouver...". Ils m'ont toujours aidé (lard, etc.). Je cultivais aussi un "coin de terre" aux "Petits Communaux", au-dessus de la rue Davio. Le chef de service des étrangers à l'Administration Communale avait obtenu des morceaux de terrain de l'usine et de la commune. Ceux qui demandaient un bout de terrain l'obtenaient. La première année, j'ai récolté deux cents kilos de patates. Mais on protégeait les récoltes en organisant des gardes de nuit par roulement. L'association "Coins de terre, petits élevages" nous procurait les semences.

La Résistance a déjà commencé en décembre 1940. Je suis entré à l'Armée Secrète. Constant P. était mon chef et nous formions une cellule de cinq. Les autres ignoraient même que j'avais le contact avec Constant, qui était employé à Cockerill. L'organisation avait pris corps en avril 41, je crois.

Le chef de service de mon épouse, le docteur Gilles, m'a appelé un jour dans son bureau. Il m'a remis un paquet pas plus grand qu'un jeu de cartes en me demandant de le déposer à l'hôtel de Flandre, rue des Guillemins. Un quart d'heure plus tard, il a été arrêté; il a été fusillé. Un autre, M. Maréchal, qui possédait une liste avec des gens de la Résistance, a aussi été emmené séance tenante. Moi, j'ai pu remettre le paquet au destinataire.

Comme je savais imiter des écritures, j'ai fabriqué des cartes d'identité à partir de 1942. On m'a donné à imiter des cartes d'identité et des permis de travail, y compris le cachet de la Kommandantur de la Werbestelle. J'en ai rédigé environ cinq cents, mais je ne conservais aucune liste des cartes que je délivrais, je retenais de mémoire. J'ai bien dû arrêter lorsque l'Administration m'a mis en congé début 43.

Fin 42, une femme, Mme Smet, me sollicite pour que je lui procure trente feuilles de timbres de ravitaillement pour son mari qui était dans la clandestinité. Je m'adresse au chef de service du ravitaillement, qui refuse carrément. Impossible d'en voler car elles se trouvaient dans un coffre.

Et la dame qui attend. Je m'adresse alors au supérieur, chef du district et je lui dis: "Monsieur, vous savez que je ne suis pas d'accord avec votre politique mais je vous demande un service. Une femme dont le mari est dans le maquis a besoin de feuilles de timbres de ravitaillement". Il me répond: "Je vais vous les fournir, même si nous n'avons pas les mêmes idées". Et pourtant, c'était un collaborateur. Il a été condamné après-guerre, mais de façon mitigée.

COMMUNE D'OUGRÉE.
GEMEINDE OUGREE.

~~Commune de ...~~
Petits Communaux.

BILLET DE REQUISITION
Requisitionsschein.

Par ordre de l'Autorité Occupante, M. *Degey, Emile*
Auf Befehl der Deutschen Besatzungs-truppe wird Herr
demeurant rue. *Jos. Dejardin* N° *11* est requis, en vertu de
wohnhaft Strasse Nr. requiert, auf Grund des


la Loi de 1935 sur les réquisitions civiles, le se trouver à
gesetzes van 1935, betr. Zivilrequisitionen, sich

L'ECOLE DES TRIMHES, rue des Ecoilers, le ~~.....~~ *28* / *21* 42
à .. *22* .. heures, pour assurer la garde du pylône à haute tension
um .. Uhr, zu befinden um die Wache der Hochspannungspfeiler

N° *13* de .. *2* .. à .. *2* .. heures.
Nr vom bis Uhr anzutreten.

La présente convocation tient lieu de permis de circuler.
Vorliegende Einladung gilt als Verkehrserlaubnißschein.

Ougrée, le 1942.
Le Bourgmestre - Der Bürgermeister,



Billet de réquisition pour garder un pylône (document Commission Historique de Cointe-Sclessin & Fragnée)

J'avais un certain culot qui m'a toujours servi. En décembre 42, des gens ont été réquisitionnés pour garder les pylônes et les chemins de fer. Ma femme était enceinte de la deuxième fille, dans ses derniers moments. "Je ne monterai pas la garde", me dis-je. J'étais désigné avec le fils de l'ancien bourgmestre d'Ougrée, Cornet, au chemin de fer. Il n'y est pas allé non plus. Le lendemain, nous étions convoqués à Liège, à l'hôtel de Suède, à la Kommandantur. J'ai expliqué: "Je ne peux pas laisser ma femme seule, prête à accoucher; de plus, je suis militaire de carrière, je ne veux plus monter la garde". L'Allemand me comprenait et il m'a exempté; j'ai trouvé un prétexte pour Cornet qui n'a pas été inquiété non plus.

Mis en congé, je touchais toujours mon traitement. Je suis reparti dans mon village, où je devais soi-disant faire la garde pour les terrains. Je devais encore pointer une fois par mois au Palais de Justice de Liège, comme tous les militaires de carrière.

Je suis parti d'Ougrée en mai 44. Ma femme a été évacuée chez mes parents. Quelques jours plus tard, une grande rafle avait lieu à Ougrée. Il y a aussi eu les bombardements, ma belle-mère a été tuée dans la maison du voisin, au fond du jardin.

A la Libération, j'étais inscrit à l'A.S. de mon village, on était resté à vingt-cinq. On a nettoyé le terrain et ramené à Ben-Ahin quinze à vingt prisonniers allemands; c'est là qu'on les

centralisait. En hiver 44, j'ai participé à un parachutage d'armes du côté de Heron; nous avons entreposé les armes dans l'école Sainte-Angélique de Couthuin.

Fin octobre 44, la Résistance fut dissoute. Je me suis adressé au chef d'arrondissement de Huy pour savoir ce que je devais faire des cachets et de la paperasse: "Les jeter dans la Meuse du pont de Huy", m'a-t-il dit.

Une décision a été prise de former des bataillons d'infanterie issus de la Résistance. On a rappelé des tas d'individus et pas moi, le militaire de carrière. Nous étions fin novembre. Je me suis adressé au bureau de recrutement de Huy. On m'a envoyé à Liège où on m'a demandé d'attendre des explications de Bruxelles. Quinze jours plus tard, vint la réponse: j'étais affecté dans une unité de police militaire (MP). En janvier 45, j'ai fait partie de la 3e compagnie.

J'ai continué la carrière militaire jusqu'à la pension, fin 74.

Q.: Quelle est l'origine de vos sentiments antifascistes ?

Les gens issus de petites familles n'étaient pas rexistes. Nous avions un sentiment de revanche vis-à-vis des Allemands. Ma mère était patriote à 100 %. On a eu un parent fusillé en 14-18 à Seilles; on lui a fait creuser sa tombe. Je n'étais pas animé par un sentiment politique mais par haine envers l'Allemand, haine qui persiste encore aujourd'hui. C'est aussi ce sentiment qui m'a incité à être militaire de carrière, à être patriote. Je suis né en 1916. A l'école primaire, on nous a parlé des atrocités de 14-18. On était toujours sous le coup de cette guerre.

Je suis président de l'Entente des Anciens Combattants et Associations Patriotiques de Seraing, et de l'Amicale du fort de Bonnelles. Toujours pour les mêmes raisons.

L'époque de la Libération et des 'robots'

Comment a réagi la population à la Libération ? Comment s'est-elle comportée face aux bombardements des Alliés et aux 'robots' allemands ? Ces événements sont décrits sobrement, avec ses drames terribles, son entraide fréquente, l'inconscience des jeunes, etc.

QUELQUES SOUVENIRS DE M. DILMANN

En 1940, à la déclaration de la guerre, nous avons subi un bombardement allemand sur le fort de Bonnelles; comme mon frère s'y trouvait, à chaque bombe, ma mère tombait faible; c'était pareil pour tous les parents des soldats du fort. Mon frère était à la même batterie que Jean Felix qui a été tué. J'avais dix ans et j'ai été marqué par cela.

Vers 41-42 sont venus les premiers bombardements des Alliés, les avions Mosquitos. Nous les reconnaissons grâce à un livre sur les avions que nous consultions à quelques-uns. Plus tard, ce sont les forteresses volantes qui ont déchargé leurs grappes de bombes sur Kinkempois. A cette époque, j'étais à l'ARFEG (Aide à la reconstruction des foyers éprouvés par la guerre), à treize, quatorze ans, et nous allions déblayer aux alentours de la rue Renory et à l'extrémité d'Ougrée. Nous étions cependant heureux de voir les avions, preuve que nous n'étions pas oubliés.

A plusieurs gosses, nous avons vu un avion exploser en l'air, abattu par une des deux batteries anti-aériennes (situées à Bonnelles, plus bas que le fort et au terail des Corbeaux). Un parachutiste tué est arrivé près du terail de la Chatqueue, d'autres parachutistes ont réussi à s'échapper et ont été pris en charge par la Résistance. Les avions de chasse accompagnant les bombardiers piquaient sur la défense anti-aérienne.

Après la Libération, nous avons assisté à un combat d'avion pendant un match de football à Seraing; beaucoup de personnes se sont couchées derrière le petit mur entourant le terrain; un avion est tombé à la Vecquée. Nous avions tous très peur.

Un autre combat d'avions s'est déroulé au-dessus de la Chatqueue, un avion s'est abattu dans le fond Wathieu (nom de celui qui tenait le moulin devenu par après le moulin Boland). Il semblerait que ce pilote était un Liégeois du nom de Charlier.

Je me souviens des premiers Anglais cantonnés place de la Chatqueue avec leurs tanks. Nous leur portions du whisky fabriqué par des Yougoslaves qui habitaient dans une ruelle du Cornillon. En échange, des soldats anglais nous fournissaient de l'huile de tank qui était demandée par un commerçant; celui-ci s'en servait pour son camion. Les Yougoslaves, qui ont continué à distiller après la guerre, ont été pris vers 46-47 sur dénonciation, me semble-t-il.



Entrée des tanks à Sclessin-Ougrée ; à gauche, coin de la rue de l'Hippodrome et de la rue Poncay
(photos Commission Historique de Cointe-Sclessin & Fragnée)

SOUVENIRS DE MADAME RESIMONT

Août 1944 aux Communaux d'Ougrée: le vol des pommes de terre... et ses conséquences !

Il faut se rappeler que le plateau des Biens Communaux n'a pas toujours été couvert de centaines de maisons, de plusieurs buildings, de commerces et de services publics. C'était un petit bois et je me rappelle qu'en 1937, ma mère me conduisait à l'école en empruntant des sentiers qui allaient presque en ligne droite de mon jardin (en contrebas) jusqu'à l'école des Communaux (en haut du plateau). Cela faisait une promenade de vingt minutes, matin et après-midi (je dînais à l'école).

Puis, en 1942 ou 1943, la société Cockerill, à qui appartenait cet endroit, décida de le défricher pour en faire un vaste champ de pommes de terre destinées à être vendues à ses ouvriers sous le contrôle des Allemands. Vous imaginez l'aubaine, en ces temps d'austérité, de voir pousser derrière chez soi des millions de plants d'une denrée aussi rare !

Aussi, vers septembre, quand les fanes commençaient à sécher, nous étions nombreux, le soir, à venir déterrer quelques kilos de précieux tubercules en bordure du champ, chacun au plus près de sa maison, en cas de ronde des gardes. Car, évidemment, "on" s'était aperçu du chapardage et "on" avait envoyé des gardes au moment présumé de l'arrachage. Néanmoins, malgré tous les risques et les fausses alertes, tout se passa bien jusqu'à la fin août 1944.

Vers le 25 août, sentant la fin du cauchemar approcher et craignant de ne pas pouvoir profiter de la récolte presque à terme, des centaines de personnes envahirent le terrain de tous les côtés à la fois avec sacs et binette, bousculant et neutralisant les gardes.

Habitant en contrebas du champ, à environ cent cinquante mètres, nous eûmes le temps de remplir deux sacs et de les ramener à la maison. Encouragés par cette facilité momentanée, nous retournâmes mon père, ma mère, mon grand-père et moi, une fois de plus (une fois de trop) rejoindre les autres. Hélas ! une bonne âme avait prévenu les Allemands et dès que nous fûmes à

l'entrée du champ, une nuée de soldats en armes sortit du bois qui formait la bordure et nous fûmes vite encerclés, obligés de tout abandonner sur place et groupés en colonne par six. Malheureusement, il y avait des maquisards pris dans cette rafle et l'un d'eux, perdant sans doute son sang-froid, blessa un Allemand pour se sauver et il réussit. Nous allions le payer cher!

Nous montâmes alors la rue de Boncelles sous le regard ébahi des habitants aux fenêtres mais aussi sous les coups de crosse dans le dos des traînants ! On nous emmena ainsi jusqu'au fort de Boncelles où nous fûmes parqués, femmes et enfants d'un côté, hommes de l'autre. Une longue attente commença; des officiers allemands devaient venir de Liège pour décider de notre sort. Quand ils descendirent de voiture, nerveux et furieux, ils firent se ranger les hommes devant eux.

Mon père, qui avait quarante ans à l'époque et qui était grand et fort, au lieu de se faire tout petit, vint se mettre, bras croisés, au premier rang, comme pour les braver. Tout naturellement, il fut le premier désigné à se mettre sur le côté. Son père (septante-sept ans) voulut prendre sa place mais on le fit rasseoir brutalement. Ils furent douze à être séparés du groupe. Il était à ce moment environ 17 h, nous étions là depuis 11 h du matin! Dans ma candeur d'enfant, je me suis rapprochée d'un homme non désigné et lui ai demandé:

- Monsieur, vous voulez bien prendre la place de mon père, il n'a plus mangé depuis le matin !
- Non, je ne peux pas, car j'ai bien faim, moi aussi ! m'a-t-il répondu doucement.

Comment accepter un tel échange? Un tel saut dans l'inconnu quand on avait eu la chance d'y échapper ? Il fallait être une petite fille de treize ans pour ne pas se rendre compte de l'énormité de cette supplique !

On nous fit signe de partir, sauf les douze hommes devenus en sorte prisonniers. Personne ne demanda son reste. Malgré la fatigue, la peur, la faim, les centaines de personnes coururent à perdre haleine jusqu'à leur domicile respectif. Nous fîmes de même, le grand-père arrivant une demi-heure après nous !

A la maison, nous rassemblâmes deux boîtes de biscuits, des sardines, des pommes, un pull, une chemise et nous remontâmes par le bois jusqu'au fort pour les donner à mon père. Hélas ! Un camion venait de l'emporter avec les autres vers une destination que l'on nous cacha. Horreur et désolation ! L'attente des nouvelles commença. Le troisième jour, une carte postale nous parvint de la Citadelle. Mon père y était détenu en attendant un éventuel départ pour l'Allemagne. Quel coup du sort ! Alors que les Américains étaient à Huy ! On entendait la canonnade qui se rapprochait.

Le sixième jour, miracle ! Mon père arriva à pied, à travers le fameux champ, il avait pris tous les raccourcis possibles. Les Allemands, empêtrés par leurs derniers prisonniers, n'ayant plus de train pour les expédier en Allemagne et surtout entendant les canons de nos libérateurs à trente kilomètres d'eux, avaient ouvert les portes en criant: "Raus ! raus schnell !"

Pendant son bref séjour, mon père a quand même entendu le crépitement des balles qui ont fusillé les derniers prisonniers résistants contre le mur de l'enclos fatal !

TEMOIGNAGE DE LUCIENNE GRANCHAMP-LHOEST

Je suis née rue Philippe de Marnix en 1933; mes parents s'appelaient Joseph Grandchamp et Eva Leroy, ils ont eu trois fils et une fille plus tard. Mon père a travaillé au four Martin à Ougrée Marihay; un frère a travaillé là aussi comme premier fondeur, mes deux autres frères étaient sur des ponts roulants. Ma mère livrait du charbon avec une charrette à bras. Au début de la guerre, mon père n'a pas voulu reprendre le travail car il ne voulait pas travailler "pour les Allemands", et il est devenu chômeur; cependant, il risquait d'être déporté et ne gagnait pas grand chose, nous étions très pauvres. Il a repris le travail. Mais il est mort à cause d'un bombardement américain sur Cockerill: il a eu un choc terrible lorsqu'un bâtiment s'est effondré près de lui, il s'en est suivi

des complications qui ont provoqué son décès quelques jours plus tard.

Pendant les bombardements, nous logions rue du Progrès à Ougrée, mais la maison a été détruite et nous avons déménagé rue Paquay à Seraing. Les bombardements étaient fréquents sur l'usine mais c'était souvent des particuliers qui étaient atteints et tués. Pour s'abriter, on se réfugiait dans les caves, particulièrement les caves voûtées.

Le bruit a couru qu'on pouvait glaner sur les terrains de Cockerill. J'avais un sac sur le dos quand les Allemands ont mitraillé, je suis descendue dans le Haut-Pré. Pourtant, on ne volait pas, on glanait. En Hesbaye, m'a raconté plus tard mon mari, mille à quinze cents Sérésiens s'y rendaient souvent pour acheter à manger, ou voler... Mais au Val, à l'arrêt du tram, les Allemands attendaient parfois et saisissaient le tout !

Ce qui m'a le plus marquée, c'est l'arrivée des Alliés. On habitait rue Paquay; les Alliés montaient la rue avec des chars, avec d'autres enfants, je suis montée sur un des chars qui se dirigeait vers Bonnelles, par le bois de la Chatqueue, mais il y eut une attaque allemande et les premiers mots d'anglais que j'ai entendus sont: "Get out baby !" Je me suis retrouvée dans le bois, j'ai dû ramper sous les balles des Allemands pendant un kilomètre. Ça a été une des deux grandes frayeurs de ma vie. Des gens ont été mitraillés, une dame est morte rue Paquay (c'était probablement le deuxième jour de la Libération, NDLR). L'autre grande frayeur a eu lieu auparavant, lors du bombardement de la gare de Kinkempois par les Américains; avec une autre jeune fille, j'étais en plein dedans, nous étions cachées derrière une grande bobine de la câblerie de Renory; quand l'alerte était terminée, il ne restait plus rien d'entier, même pas le pont du Val-Benoît, là aussi un ange gardien m'a protégée.

Lorsque les Américains occupaient Seraing, ils jetaient n'importe quoi du moment que vous les félicitez. Un jour que j'étais avec une bande de jeunes, ils nous ont jeté une boîte de ballons, nous sommes revenus chez moi pour que ma mère effectue le partage; quelle ne fut pas notre surprise de voir ma mère jeter tout au feu ! Vous avez deviné que c'était des préservatifs. Nous avons beaucoup pleuré après nos ballons...

Une autre fois, tout un convoi s'est arrêté rue d'Ougrée; il transportait des boîtes de Mars que l'on trouve encore maintenant. Pendant que les Américains étaient dans un établissement spécial, des gens peu scrupuleux avaient volé leur chargement; ils ont visité toutes les maisons, y compris la mienne. J'étais triste qu'on ait fait ce coup-là à nos libérateurs. Un Américain, remarquant que je pleurais, m'a prise par la main, m'a conduite à son camion et m'a remis toute une boîte de Mars pour que je ne pleure plus. Je trouve que c'était des gars *super* qu'on ne remerciera jamais assez.

Au moment des robots, il y avait un abri en dessous du four Martin où se réfugiaient mon beau-père et ma mère, plutôt des cadres et leur famille, je crois, mais il n'y avait pas de place pour moi. Je m'abritais rue Guillaume d'Orange dans un amas de béton de l'usine, recouvert de terre; un jour, en revenant chercher des tartines chez ma mère qui tenait alors un magasin d'alimentation rue d'Ougrée, j'ai entendu un robot qui s'arrêtait, je suis entrée dans l'abri; le robot est tombé dessus: un garde a été coupé en deux, et on a dû déblayer à la pelle pour qu'on puisse sortir de l'abri. J'ai couru dès qu'on a été dégagé pour rejoindre ma famille mais un deuxième robot est arrivé. Tout le monde s'est jeté à terre, certains sur des câbles à haute tension qui étaient tombés, et ils ont été électrocutés.

De là, je suis allée dans l'abri appelé "le Rat": avant, sous terre, une machine allait de la rue Guillaume d'Orange à la gare d'Ougrée. On y a installé des bancs sur lesquels je dormais, tombant souvent à terre. J'ai vécu là-dedans jusqu'à la fin des robots. C'était une époque pénible

à vivre. On faisait la queue devant la boulangerie mais s'il y avait une alerte, on perdait sa place ! On sortait du "Rat" par la porte de l'usine, combien de fois j'ai entendu des robots s'arrêter...

J'ai fréquenté l'école de la rue Cockerill chez les soeurs, puis l'école technique de Seraing (à 14 ans, après les robots, j'ai travaillé chez Englebert).

La braderie de 1948

La fête au fond de Seraing s'étendait du pont jusqu'à La Troque le long de la Meuse et jusqu'à la moitié de la rue Cockerill. Pour aller à la fête de la place de l'Abbaye, il fallait se cacher des parents parce qu'on disait, je n'ai jamais compris pourquoi, que La Troque était habitée par les "basses classes"!

Après la guerre, Seraing a commencé à se reconstruire. La première année où Seraing revivait, en 1948 je crois, une braderie a été organisée avec l'élection de Miss Seraing. Le fond de Seraing était noir de monde. Tout le monde se promenait partout (dans le haut de Seraing, il n'y avait pas encore grand chose). Seize candidates se sont présentées à l'élection. Elles étaient présentées dans un char fleuri qui circulait dans toutes les rues.

L'élection même a eu lieu dans le grand café au coin de la rue Goffart et de la rue de la Station, chez Nys; le jury était à la fenêtre, il était composé des plus gros commerçants du fond de Seraing. Nous avons dû monter sur la passerelle, nous tourner et redescendre. Il faisait chaud, chaud. On ne défilait évidemment pas en maillot, ni tout ça, Seraing revivait, voulait faire quelque chose. J'ai été élue Miss Seraing. Le prix était remis dans un café en face du Palladium, il y avait un bouquet de fleurs, peut-être aussi un panier avec des victuailles et on chantait une chanson. Mais j'étais trop jeune pour m'inscrire, j'avais quinze ans alors qu'il en fallait au moins dix-huit. La fille du café a révélé le pot aux roses, je lui en veux encore, et c'est une autre qui a été désignée! J'aimerais bien revoir des photos du concours.

SOUVENIRS DE LA LIBERATION DE M. KLINKHOMMER

J'habitais Jemeppe. Les tanks sont arrivés par Mons-lez-Liège. Les batteries anti-aériennes allemandes se trouvaient sur le teruil du Corbeau et il y eut un échange de tirs d'artillerie. Je crois que c'est la Résistance qui a arrêté tous les gens qui se trouvaient sur le teruil. On a vu passer les prisonniers.

Quand les tout premiers Américains sont arrivés, l'enthousiasme était à son comble, on a même pris des photos dans le jardin avec ces Américains.

Lors des V1 et des V2, les habitants de petites maisons du charbonnage du Kessales se sont réfugiés dans un nouvel égout qui n'était pas encore en service. Nous habitons à cent mètres de là, nous les connaissions bien. Au matin, après la nuit de Noël, ils sont retournés chez eux pour se laver et manger. Un V2 est tombé sur eux, en tuant une trentaine et en blessant beaucoup d'autres. Ils ont été enterrés presque tous ensemble, on peut encore s'en rendre compte dans le cimetière. Par contre, nous avons eu peu de dégâts, un volet arraché par la déflagration.



Premier Américain à Jemeppe, rue Wettinck ;
la photo a été prise à l'arrière du magasin
de peinture « Aux mille tons » (photo Klinkhommer)

SOUVENIRS DE PIERRE MARTIN

L'ARFEG (Aide pour la Reconstitution des Foyers éprouvés par la Guerre)

Le premier bombardement du pont du Val-Saint-Lambert s'est situé dans la première quinzaine de mai; nous étions quelques jeunes au cinéma "Les Loisirs" à la séance de la matinée. On a entendu des détonations, la salle a tremblé, la projection s'est arrêtée et nous nous sommes précipités dehors. On a encore perçu un bruit d'avion qui s'éloignait. En courant sur la digue longée par le chemin dit de l'Espérance, on voyait des panaches de fumée derrière le terril de Marihay. Au pont du Val, on a vu que les bombes étaient tombées à l'entrée d'Ivoz-Ramet sur les locaux de la gendarmerie et sur des maisons autour du pont du Val. Notre groupe s'est alors mis immédiatement à l'ouvrage, nous avons déblayé briques, poutres et sorti les blessés de l'amas des décombres; nous les avons étendus sur la chaussée jusqu'à l'arrivée des services de la Croix-Rouge et de la Défense anti-aérienne passive qui les ont emportés sur des brancards.

Ensuite, les habitants des maisons sinistrées ont requis notre aide pour continuer à retrouver des objets utilitaires de leur ménage enfouis sous les ruines et nous avons ainsi travaillé bénévolement plusieurs jours de l'aube au soir.

Après quoi, nous avons reçu une proposition (de quelle autorité ?) pour constituer un corps de volontaires d'aide aux sinistrés. Après quelques leçons de la Croix-Rouge, nous avons reçu notre laissez-passer de l'ARFEG estampillé par la police de Seraing, 5e division du Grand Liège, et par la Croix-Rouge.

Il existait parfois une aide spontanée que l'on canalisait, car il y eut des accidents, pour éviter qu'on fasse tomber des pans de mur par maladresse; il fallait parfois étançonner; l'expérience est venue ainsi sur le tas... de briques, littéralement ! Nous intervenions avec les pompiers mais il n'existait qu'une seule caserne pour Seraing, au Pairay, alors que nous étions plusieurs dizaines de membres de l'ARFEG dans la commune. On improvisait beaucoup parce que le conseil municipal était encore dispersé, la police peu nombreuse.


121

FONDS NATIONAL DE SECOURS AUX SINISTRES
 Section: AIDE POUR LA RECONSTITUTION DES FOYERS
 EPROUVES PAR LA GUERRE
 LIÈGE

Lettre de Service

M. Guyre MARTIN
 domicilié Rue du Roi Albert 72 Jvoz Ramet
 porteur de la carte d'identité n°: 23265 B
 du brassard de l'ARFEG n°: 23265 B

est tenu en cas de bombardement, sinistre, à se rendre le plus vite possible à: Gare du Val
 où il, elle assumera les fonctions de: _____
 sous la direction de M. Jean Parisse

 Cette pièce ne vaut pour autorisation de circulation que dans les cas spécifiés plus haut.
 Les Délégués de l'ARFEG au F. N. S. S. _____

M. de Weer Délivré à Liège, le 10 mai 44

L'activité a été poursuivie par des volontaires pendant toute la durée des bombardements aériens préparatoires à la Libération, mais aussi après la Libération, nous avons repris le même service à la population pendant la chute des V1 et V2 jusqu'en février 45. La seule chose que nous avons reçue, c'est une paire de chaussures, ce qui était un beau cadeau car on n'en avait plus vu depuis quatre ans, mais nous n'avons pas reçu de rémunération. Nos tâches étaient tout d'abord de secourir les blessés, ensuite de retrouver les corps des décédés, et quand il n'y avait plus ces urgences, on essayait de retrouver des parties du mobilier qu'on entreposait dans les locaux du cercle catholique de Lize, rue Chapuis, où tout était inventorié et réuni par lots étiquetés, pour que les gens puissent retrouver leurs biens à la fin des hostilités. Le moyen de transport le plus fréquent était la charrette à bras que l'on tirait, ou même une simple brouette.

Q.: Y a-t-il y eu du pillage ?

R.: Ma maison qui se trouvait à l'entrée d'Ivoz-Ramet a été bombardée et j'ai alors travaillé pour mon compte avec l'aide de deux, trois amis; la nuit venue, on a dû cesser par manque d'éclairage et à cause du couvre-feu (pendant l'occupation). Le lendemain matin, j'ai constaté que des tas d'objets mis à jour mais non encore transportés avaient disparu.

En principe, l'accès des maisons sinistrées était interdit à quiconque mais il y avait toujours des pillards. On n'a rien perdu de valeur car nous n'étions pas riches mais des choses ayant une grande valeur sentimentale ont été volées. A ma connaissance, on n'a pris personne sur le fait.

La libération

J'ai assisté à une des dernières attaques aériennes sur le pont du Val après le débarquement en Normandie. Le pont bombardé avait été réparé vaillamment par le génie allemand et permettait la circulation du charroi; il a subi une dernière attaque pour être démolí. Je me trouvais avec un ami dans le "pré Meurer", sur un talus qui domine la vallée (actuellement à l'endroit des bureaux de Socolie, rue Fivé), des avions ont pris le pont en enfilade en volant en rase-motte pour le bombarder et le détruire; au second passage, ils ont détruit une batterie de défense anti-aérienne allemande sur le terril du Val. C'est à cette occasion que j'ai ramassé un éclat de bombe venu atterrir à quelques mètres de nous. Nous étions deux ou trois jours avant la Libération. Dans ce même pré Meurer, il y eut ce jour-là deux ou trois civils tués et plusieurs blessés par l'explosion d'une bombe mal larguée.

Le lendemain, j'ai voulu me rendre compte de plus près des dégâts causés au pont, et j'ai pu voir sans m'approcher davantage que l'on enterrait ou que l'on emportait plusieurs corps de soldats allemands qui avaient été tués à la batterie anti-aérienne; la pièce d'artillerie avait dégringolé du terril où elle était en service.

Quelques jours plus tard, en me dirigeant vers les ruines de ma maison dans l'espoir d'y retrouver quelque chose, j'ai vu déboucher venant d'Ivoz-Ramet, deux motocyclistes avec side-car que j'ai d'abord cru être allemands; puis j'ai reconnu la forme caractéristique des casques

Exemption from curfew restrictions in the town of
Exemption aux mesures de sécurité dans la

commune de } *Sersing* N° 5581
 province de }

DATE ISSUED *14-10-44* EXPIRES ON *19-11-44*
 Délivrée le Expire le

SURNAME *ROBFA* NAMES: *Joseph*
 Nom Prénoms:

ADRESS (Street and town): *10 rue Bristol*
 Adresse (rue et ville):


IDENTITY CARD TYPE: *Sersing* N° *5151*
 Type. Carte d'identité: N°

SIGNATURE OF HOLDER: *[Signature]*
 Signature du titulaire:

REASON: *travail à LA STÉ. MÉTALLURGIQUE D'ESPÉRANCE-LONGDOZ*
 Raison: *aller et retour*

ISSUING OFFICE: TOWN OF *Liege*
 Bureau d'émission: Ville de

Pour le Gouverneur de la Province
 Le fonctionnaire délégué
[Signature]



Autorisation de circuler délivrée sous l'autorité du Commandement Allié (document Nollomont)

américains (que j'avais pu observer au cinéma dans quelques actualités venant de la propagande allemande). M'ayant aperçu, ils m'ont interrogé, je n'ai pratiquement rien compris, mon anglais scolaire se limitant à quelques mots. J'ai néanmoins reconnu le mot *bridge* et je les ai guidés jusqu'au pont du Val détruit. Ils ont alors fait volte-face et sont retournés vers Ivoz-Ramet; mais peut-être une heure plus tard, apparaissaient des troupes semi-blindées, des transporteurs sur pneus, et de l'infanterie; apparemment, ils étaient accompagnés de 'mes' motards qui les ont menés jusqu'au pont où ils se sont établis en édifiant quelques remparts à la pioche et à la pelle.

Des militaires m'ont donné une boîte de ration K (boîte métallique contenant du chocolat, du chewing-gum, des conserves de viande, de haricots, etc.). Quelle aubaine !!

Dès le lendemain, on a assisté à l'arrivée plus massive de chars légers suivis de camions, et dès lors, ce fut un défilé continu de troupes qui avançaient vers Seraing. J'étais dans un état de surexcitation, c'était du délire. Toutes les fenêtres étaient garnies de drapeaux aux couleurs des puissances alliées et de la Belgique. Tout le monde chantait, dansait, des jeunes filles montaient sur les chars pour embrasser les soldats américains qui ne se faisaient pas prier, mais les chars ne s'arrêtaient guère...

Au troisième jour, une attaque s'est produite rue du Val. Des avions allemands ont descendu un petit avion d'observation américain, il s'est abattu sur le terrain de football d'Ivoz-Ramet, le pilote a été tué. L'attaque n'avait duré qu'à peine un petit instant. Surpris comme beaucoup de personnes présentes, je m'étais tassé dans l'encoignure d'une porte, mon ami Gaston s'est soudainement affaissé. Nous avons requis les services d'un docteur: M. Vandebosch (père de notre nouveau bourgmestre) a apporté les premiers soins au blessé qui avait l'épaule traversée par une balle; il fut transporté à l'hôpital Cockerill et il y est resté des mois, son épaule étant pulvérisée, tant la clavicule que l'omoplate.

Les robots V1 et V2

Nous étions sans arrêt sur les débris. Vers la mi-décembre, le jour de l'enterrement de la vieille Méline Vanesse qui habitait au 25, Cour du Val, au moment où le cercueil sortait de la



Soldat belge dans un baraquement de la Chatqueue en 39

maison, une bombe volante V1 percuta l'endroit, y faisant quatorze morts et de nombreux blessés, la famille Vanesse fut décimée. Nous étions avertis par la déflagration, puisque nous n'avions pas de téléphone, ni d'estafette motorisée, et nous nous dirigeons à pied vers l'endroit d'où montait le panache de l'explosion.

L'ARFEG est immédiatement entrée en action, nous étions sur les lieux dans la demi-heure qui suivait; et malgré la neige très épaisse, nous avons entrepris les travaux de secours envers les blessés et dégagé les corps des morts; seul le cercueil ne fut pas retrouvé tout de suite, il a fallu alors dégager presque tous les décombres de la maison pour enfin le retrouver trois jours plus tard dans le bac de la pompe à eau commune, enseveli sous l'éboulement de la maison ! Les blessés ont été conduits à l'infirmerie du Val, à une centaine de mètres, dans la Cour du Val, qui était desservie par les Soeurs de la Charité. Les morts furent alignés

dans la classe de l'école maternelle privée de la Cristallerie.

SOUVENIRS DE M. NOLLOMONT

Je m'appelle Georges Nollomont. Je suis né en 1935 dans la chambre de ma grand-mère maternelle Léonie Vanheye, surnommée Ninie à Gazette, qui à l'occasion faisait office d'accoucheuse. Elle tenait un petit magasin situé au coin de la rue de Boncelles à la Chatqueue (actuellement rue des Airelles) et de la rue de l'Aubépine. Mes grands-parents maternels s'étaient



Enterrement de Jules Vanheye en 40

installés à la Chatqueue suite aux inondations de 1926; ils habitaient rue du Marais et avaient subi les crues de la Meuse; c'est à la Chatqueue que mon père, orphelin depuis 1917 à l'âge de sept ans, fit la connaissance de ma mère en visitant une de ses soeurs habitant en face du magasin. Il s'est marié et a habité au n°3 de la rue de l'Aubépine, à quelque trente mètres du magasin (qui est devenu le n°5 après les robots: on avait ajouté deux nouvelles petites maisons de même volume que les baraquements en rebâtissant le quartier).

Mon grand-père, né Arthur Vanhée, devint Vanheye à cause d'une erreur d'un employé de l'Administration communale qui ajouta un y entre les deux dernières voyelles de son nom: il aurait dû payer pour faire corriger l'erreur ! Un frère cadet de ma mère, Jules, mobilisé en 38, se fit tuer à Kuurne, le 24 mai 1940 à vingt ans. Il est

enterré sous le monument aux soldats belges sérésiens tués pendant la guerre, au vieux cimetière des Biens Communaux sous le nom de Jules Vanheye.

En mai 1940, nous avons évacué à Bédarieux dans l'Hérault, au Sud de la France. Les grands-parents restèrent pour ne pas abandonner leur fils qui était au front...

Quand il apparut qu'après la défaite de la France, les évacués devaient rentrer au pays, nous apprîmes la mort de mon oncle.

Mon père était machiniste d'extraction au puits Cécile du charbonnage Colard. Ils étaient trois pour les trois pauses; si un était malade ou en congé, c'était deux fois douze heures pour les deux autres, sans jamais déteiler.

Ce que nous voyions le plus souvent pendant la guerre, c'était des avions d'abord dans la direction de l'Angleterre, puis de plus en plus en direction de l'Allemagne. Il y en eut beaucoup qui furent abattus par les batteries près du fort de Boncelles et en combat aérien; on collectionnait les morceaux d'avion qu'on ramassait, surtout sur le terroir de Cockerill à la

Chatqueue. Mais là, on passait aussi beaucoup de temps à ramasser du charbon car le terriil servait de crassier à Cockerill ainsi qu'au charbonnage Colard. D'autres fois, on allait glaner dans les champs après le passage du charroi des paysans.

Un jour, les Allemands vinrent fouiller dans tous les baraquements, un vieux soldat a dit: "Pas bon la guerre". Notre radio restait branchée en permanence sur la longueur d'onde de la BBC. Heureusement, ils ne sont pas venus contrôler.



Un jour de septembre, on entendit des tirs et du haut du thier de la Chatqueue, on voyait des balles traçantes partir de Jemeppe vers le terriil des Corbeaux; avec mon frère, nous sommes montés vers le fort de Boncelles, on n'y voyait plus un seul Allemand. Dans le pré en face de la ferme, un peu plus bas que le fort, il y avait des canons antiaériens dans des fossés, un radar, des munitions; dans leurs baraques, on a découvert des bonbons et des paquets de confiture. Nous avons emporté ce que nous avons pu, puis nous sommes revenus avec une brouette pour emporter le plus possible de nourriture. Au retour, dans la rue du Fort, on a vu pour la première fois deux résistants avec mitraillettes et grenades à manche. Ils nous ont confisqué tout notre butin (quels horribles pillards nous étions !).

Le lendemain, nous sommes remontés à Boncelles et le premier Américain que l'on a rencontré était plein comme un Polonais, sa poitrine était couverte de petites broches souvenir, il gesticulait avec un sabre dans la main. Derrière lui dans un petit pré, à côté d'une fermette de la rue devenue rue Commandant Charlier, se trouvait un char. Nous étions au moins une dizaine de personnes près de ce char quand des avions allemands sont passés juste devant lui et la mitrailleuse a commencé tout de suite à tirer. Nous sommes restés derrière le char pendant tout ce temps.

Nous avons rapidement eu des amis parmi les soldats américains, ils venaient boire leur goutte chez mes grands-parents (comme le faisaient avant eux, en 39-40, les soldats belges qui avaient construit leurs baraquements à l'entrée du bois face au terriil; nous avons gardé longtemps des contacts avec Hendrix le facteur de Malines, et *Potepain*, le ketje brusselair).

Puis, ce fut l'époque des robots. Ils tombaient sur les baraquements dépourvus de cave. Un frère de ma grand-mère, Léopold Toussaint, qui habitait en face de l'école des Six Bonniers invita toute notre famille à venir vivre dans sa cave en attendant des jours meilleurs. Les hommes construisirent des lits superposés; heureusement car un robot est tombé juste sur le magasin de ma grand-mère où tout fut pulvérisé. Hélas, plusieurs voisins trouvèrent la mort.

Nous-mêmes avons été considérés comme sinistrés A. Un soldat américain proposa d'achever le chien de mes grands-parents devenu borgne et boiteux, pour lui épargner des souffrances mais comme c'était le chien de leur fils tué à la guerre, ils refusèrent; le chien vécut encore longtemps.

On nous relogea dans la vieille école des Six Bonniers qui était à l'abandon (et qui plus tard, accueillerait des immigrés italiens). L'école était pleine de sinistrés, nous étions deux familles avec mes grands-parents et leur fille cadette, Josée (qui devait se marier dans cette école) logées dans une petite classe.

J'avais fait mes trois premières années primaires à l'école des Taillis dans les baraquements du haut de la Chatqueue et comme la Croix-Rouge envoyait des enfants dans des familles d'accueil en Suisse, mes parents me laissèrent partir. Je fus accueilli par une famille aisée: Oscar de Lavallaz était bourgmestre de la commune de Collombey, un village du Valais, près de la petite ville de Monthey. Les stages étaient prévus pour trois mois mais comme la famille était influente, elle demanda à mes parents que je reste plus longtemps, ce qui fut fait. Ce fut très bien pour ma santé, je me remplumais mais hélas, je n'allais pas du tout à l'école. Un jour, j'avais été à la sortie de l'école attendre un autre petit Belge qui était dans une ferme du même village. Le professeur me fit entrer et lire dans un livre, il hochait la tête en silence. Pour moi bien sûr, c'était la belle vie, un jour à la montagne, un jour au lac Léman où l'on prit une fois un bateau avec une roue à aube pour aller en France. Mais un jour, il fut question de cas de paralysie infantile en Belgique et tous les Belges furent réexpédiés dans leur pays en deux temps trois mouvements.

J'avais dix ans, je suis arrivé à la gare des Guillemins sans que personne ne m'attende. C'est un Américain qui m'a reconduit en jeep; quand il a vu la misère dans la vieille école, il est reparti directement.

En 1960, je me suis marié avec une jeune Hollandaise qui eut le malheur d'être placée de sept à quinze ans dans le pensionnat de Sitard à cause du divorce de ses parents. A quinze ans, en 1957, elle a perdu sa soeur dans un accident de la circulation et un an plus tard, son frère, accidenté aussi, est devenu handicapé.

Après cela, on croyait être enfin hors de tout malheur, pour nous, la vie était sans souci mais l'année de mes trente-trois ans serait terrible. Alors que ma femme était enceinte de trois mois, mon père qui souffrait d'une angine de poitrine depuis plusieurs années est mort à la clinique Merlot. Notre fils Willy est né, et comme tout le monde, nous élaborions des projets pour son avenir et le nôtre... Hélas, quatre mois plus tard, j'étais enfermé dans le corridor d'un four à coke, pris au piège comme un rat, je flambais comme une torche de bas en haut. J'ai sauté dans le chemin du coke-kard et quatre ou cinq mètres plus bas, on m'a aspergé avec des seaux d'eau; je fus transporté d'urgence à l'hôpital Cockerill où je suis resté plus d'un an. J'y ai vu mon fils faire ses premiers pas. Après sept mois, ma femme suivit une cure de repos à Glain, et pendant des années, j'ai reçu quotidiennement des soins. Quatre ans plus tard, j'ai été opéré d'un rein, et un an plus tard, ma jambe droite qui n'avait jamais été bien consolidée dut être amputée.

Le temps a passé. Je regretterai toujours de n'avoir pas pu m'occuper de mon fils comme je l'avais rêvé. Est-ce un bien ou un mal ? C'est sûr que tout aurait été différent.

Seul l'avenir pourra nous dire comment sera la suite.

15 avril 94

ANECDOTES ET SOUVENIRS DE G. H.

Un enfant d'Ougrée dans la guerre

Les enfants sont particulièrement inconscients, j'avais neuf ans quand la guerre a débuté. On a connu en 39 la mobilisation, la débâcle en 40: on a toujours côtoyé la guerre.

Les bombardements ont commencé en 42, surtout pour montrer qu'on est là ! Les avions américains restaient à environ trois mille mètres et lâchaient leur chapelet de bombes. Un dimanche soir, les Alliés ont bombardé et endommagé la Maison du Peuple, le cercle catholique (à hauteur de la rampe du pont actuel), la friture Soreil et des habitations de la place Kuborn (à l'actuelle place des Hauts Fourneaux), plus légèrement l'école du Centre et le presbytère. Après, ce fut calme, sauf une bombe de temps à autre. Ils ont recommencé fin 43; le pont de Renory, la gare de Kinkempois et le quartier avoisinant ont été les plus atteints (surtout des rues 'reprises' plus tard par l'Azote: rue des Lilas, rue du Bonheur, etc.), ainsi que Sclessin (quai Timmermans, rue Côte d'Or, rue Poncay) où il y eut beaucoup de victimes. Beaucoup de gens ont dû louer des chambres à Ougrée. Vers les numéros 120 à 130 de la rue du Progrès (rue Roosevelt), tout a été détruit. Je courais partout pour voir, à la fois effrayé et fasciné; je me rappelle encore les deux pignons restés en place, plus de toit, plus de façade, et pourtant une étagère de la mansarde avec encore ses bocaux de confiture !

A l'école, nous avions une bouteille d'eau, un mouchoir et une boîte; si l'école était bombardée, nous devions imbiber le chiffon avec de l'eau pour pouvoir respirer dans la poussière; nous avons aussi passé parfois une heure ou deux dans les caves de l'école à cause des alertes. L'instituteur nous disait alors: "En rangs, pas d'affolement, prenez votre boîte, votre bouteille et votre mouchoir". En juin 44, aux Communaux, M. Demarteau, le directeur, a remis les diplômes à la sauvette, sans cérémonie, à cause des bombardements. Quand je rentre, alerte ! Nous sommes restés dans le porche de l'église Sainte-Thérèse, non pas à l'abri des bombes mais des shrapnels et des balles, car ça tirait dans tous les sens.

Le pont de Renory était important parce que des trains avec des armes le traversaient pour aller vers Bruxelles et Anvers, la pente étant moins forte que celle du Plan Incliné. Pour détruire réellement le pont, les Anglais ont d'abord envoyé des chasseurs Mosquitos pour mitrailler la batterie et une demi-heure après, le pont était bombardé, il devait disparaître. On réquisitionnait des ouvriers d'Ougrée Marihaye qui étaient en chômage pour dégager les voies à Kinkempois, et aussi des prisonniers russes, je crois. Ces bombardements préparaient le débarquement.

J'ai vu des combats aériens entre des chasseurs allemands et américains, j'ai aperçu le parachute d'un Américain abattu; on m'a raconté après que l'aviateur s'est posé, a détaché son parachute et a fumé une cigarette en attendant les Allemands.

Les boiseurs, des ouvriers mineurs, étançonnaient les caves. On agrandissait les soupiraux pour pouvoir sortir si la maison s'effondrait.

Un jour, je suis allé à l'épicerie, cent cinquante mètres plus loin, pour acheter de la moutarde au poids; des bombardiers s'amènent: le danger, c'était les shrapnels quand les obus explosaient dans l'air. Je suis retourné en courant et par nervosité, j'ai mangé sans m'en rendre compte la moitié de la moutarde !

La Libération

La Libération, ça a été bizarre. On habitait au Cornillon. Le bruit s'est répandu que les Américains passeraient à Bonnelles. Une grande partie des habitants est montée à pied à Bonnelles. Au coin de la rue Solvay et de la rue Plainevaux, les premiers véhicules sont apparus, beaucoup de blindés. J'ai eu un mouvement de recul car les casques des soldats ressemblaient à ceux des Allemands, mais comme beaucoup de monde acclamaient les militaires, je me suis rendu à l'évidence. Ils descendaient sur Tilff, et étaient impressionnants, notamment les motards

avec leurs Harley-Davidson. Certains de la Résistance les ont prévenus que la garnison allemande était au fort de Bonnelles, mais ils ne s'en sont pas inquiétés. Le lendemain ou le surlendemain, il n'y avait plus personne au fort.

Seulement deux ou trois jours plus tard, les Américains sont venus à Ougrée. Certaines routes étaient minées, cela explique sans doute leur itinéraire étonnant.

On était fasciné par les Américains, par leur dégaine, le chewing-gum, les filles et le cognac. On écoutait leur musique à la radio anglaise: Glenn Miller, Benny Goodman, la sonorité était bien américaine. A Ougrée, on ne s'est pas battu comme en Ardenne, les Allemands sont partis d'eux-mêmes, j'ai pu voir défiler les troupes allemandes qui rentraient en Allemagne; à la fin, les véhicules étaient des épaves, ils rentraient même à pied et à vélo; on savait qu'ils n'avaient plus le moral, que la fin était proche, mais il ne fallait pas les provoquer.

Quelques anecdotes

On n'avait que la rue pour jouer. Après l'école, les enfants se regroupaient pour jouer. On était une quinzaine de garçons et filles. Un type en uniforme vert passe en vélo avec une fille, c'était un 'Noir'. Coup de feu. Il bascule dans le fossé, tué. Mon père, averti, se réfugie à Tilleur, par crainte des représailles. Il ne restait que des gosses cachés derrière un mur. Un véhicule allemand a trouvé le type, un Belge des Gardes Wallonnes. Les Allemands ont arrêté un camion d'Ougrée Marihaye, ils l'ont chargé et sont repartis. Avant, ils cernaient des quartiers et arrêtaient les hommes en guise de représailles. Mon père, un ouvrier qui travaillait au four Martin, est revenu, et peu après, un autre 'Noir' a été tué rue Delbrouck.

Une femme près de chez moi a été abattue dans la soirée, en hiver; le mari a appelé au secours mais personne n'a bougé. Finalement, ma mère et un voisin y sont allés, un passant leur a dit: "C'est une dispute de ménage"; c'était peut-être un de ceux qui avaient mené l'action. Cette femme dénonçait des gens, et c'est pour cela que la plupart des voisins, qui étaient au courant, n'ont pas bougé.

Un jour, vers 41-42, aux Communaux, des ouvriers flamands ont débroussaillé le terrain de 27-30 ha appartenant à Cockerill et qui était notre domaine pour jouer. On y a cultivé des pommes de terre et on a glané. En 44, des gardes sont intervenus et j'ai vu une petite fille atteinte à la jambe, accompagnée par un grand gamin et une grande gamine; ils se sont cachés dans le buisson et n'ont pas été pris. Je me rappelle avoir entendu un garde dire: "On retrousse les manches pour en tuer un de plus !".

Même quand je jouais, j'avais sur moi un porte-monnaie en toile avec 5 francs et un filet pour les pommes de terre. Quand les pommes de terre étaient amenées au magasin, on le voyait, on courait pour arriver les premiers; les gens se demandaient comment on y était toujours avant eux! Mes petits condisciples qui n'avaient plus de parents, qui habitaient chez une tante, etc., eux se débrouillaient beaucoup moins bien. Nous avons été marqués par les rafles, l'occultation, par la radio qui fonctionnait doucement sur Radio Londres et dont on changeait la fréquence à la fin, en prévision d'un contrôle. A la limite, c'était un jeu pour nous, les enfants.

Une fois, on a observé environ cent cinquante soldats au Cornillon. Ils ont installé une mitrailleuse, nous nous sommes approchés et un gradé nous a chassés. Il nous a peut-être sauvé la vie, si un avion était venu les mitrailler...

On moulait la farine avec le moulin à café. On ajoutait des arômes genre vanille au son qui restait, mais ce n'était pas très bon à manger. On mangeait aussi des galettes de pommes de terre (la première année, nous en avons glané quatre cent kilos). Les jeunes aujourd'hui n'aiment pas cela, je ne veux pas manger ça, etc. Je mangeais tout, sauf le gruau d'avoine au lait écrémé.

Au coin de la rue Nicolay, on découpait des chars au chalumeau pour en faire des mitrailles qui alimentaient le four Martin. Un jour, après la guerre, un obus resté dans le canon a été versé dans le four, une explosion a retenti et l'obus a percé la paroi du four et s'est encastré dans le café en face !

Les V1 et les V2

Je suis entré à l'école technique de Seraing en octobre 44. On entendait parfois un drôle de bruit mais on ne voyait rien. Ce premier jour de la rentrée, je faisais la file rue des Trixhes pour avoir du pain. On avait expliqué à la radio que le V1 tombait lorsque le moteur s'arrêtait. Tout à coup, je n'ai plus entendu le moteur et le V1 est tombé sur l'ancienne briqueterie. Nous n'avons pas eu classe jusqu'en mars-avril 45. Au début, les robots contenaient de la mitraille, ensuite des explosifs et ils faisaient plus de victimes.

Mon père avait mis des madriers dans une pièce pour nous protéger, car nous n'avions pas de cave. Les gens évacuaient. Entre deux aciéries, dans une voie ferrée désaffectée qui servait autrefois à transporter des poches d'acier, se trouvait un tunnel appelé 'le rat' qui servait de refuge à des gens; l'hygiène était insuffisante, il s'en dégagait une mauvaise odeur. Il y avait un autre tunnel moins profond mais plus large. Mon père avait déniché un coin dans l'aciérie mais nous n'y étions pas mieux à l'abri.

Les V2 invisibles et silencieux étaient encore plus dangereux. Ils provoquaient des catastrophes lorsqu'ils tombaient. Au pont de Seraing, c'est un V2 (et non un V1 comme il est écrit dans la revue n°1) qui a tué beaucoup de gens à la sortie du travail vers 16-17 h.

Quand les robots tombaient, des tuiles se détachaient; les ouvriers achetaient des tôles à l'usine et remplaçaient les tuiles par de la tôle. Chez nous, une partie du toit s'est envolée, et les voisins nous ont aidés à placer de la tôle. Le lendemain, tout était à refaire car un V1 était tombé à proximité. Même les carreaux étaient remplacés par de la tôle qu'on enduisait de goudron.

En février 45, la commune d'Ougrée-Sclessin a évacué une centaine d'enfants vers la région de Charleroi, à Souvret, jusqu'en mai. J'ai été placé dans une ferme où j'ai été très, très bien accueilli. Pour marquer dignement sa reconnaissance, la Commune a rebaptisé la rue du Haut-Pré au cours de festivités, la rue est devenue la rue Souvret. Après les fusions de communes, la Commune de Seraing n'a pas cru bon de conserver le nom de la rue qui est redevenue la rue du Haut-Pré. Par contre, la ville de Liège a changé la rue de la Liberté à Sclessin en rue Souvret !

Toujours les robots...

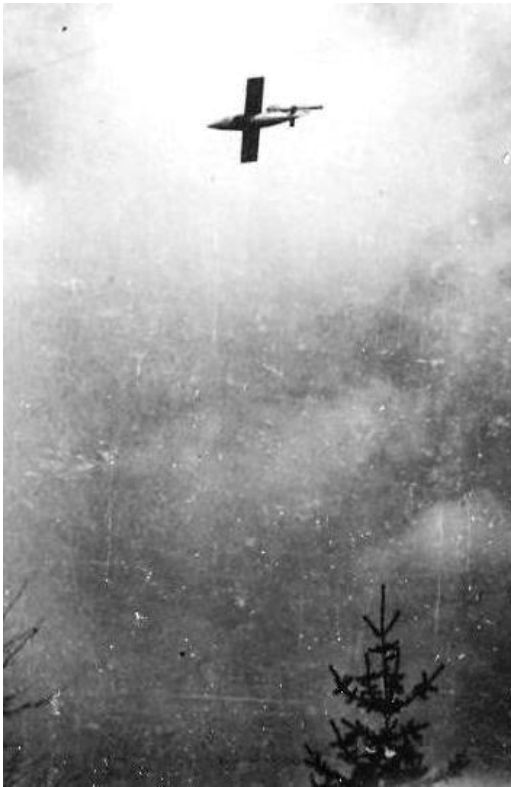
Ce chapitre prolonge le précédent en s'intéressant plus aux "robots" et aux abris qui bouleversent la vie quotidienne.

ET VOICI LES ROBOTS !... PAR EM. DEGEY (1)

L'euphorie de la Libération fut de courte durée, car bientôt allaient apparaître dans le ciel liégeois de redoutables engins de mort et de destruction, les V1 et les V2...

Les V1 appelés aussi "bombes volantes" ou encore "robots" (Vergeltungswaffe 1, arme de représailles n°1) sont de petits avions sans pilote, munis d'une tonne d'explosif et propulsés par réaction. (..)

Le V2 (Vergeltungswaffe 2) est une fusée géante supersonique dont le tir rappelle celui d'un projectile d'artillerie. Les premiers V2 opérationnels apparurent dès septembre 1944. (...)



V1 au-dessus de Liège (photo Istase)

Nous sommes à Sclessin, le 21 novembre 1944, par une belle journée d'arrière-saison. L'école Saint-Hubert a tant bien que mal rouvert ses portes... Mes petits élèves s'appliquent sur un exercice quand soudain un curieux bruit de moteur se fait entendre... "Un bruit de grosse moto qui remorquerait des casseroles !"

- C'est une forteresse volante qui va atterrir à Bierset, dis-je, rassurant !...

Et tout mon petit monde de s'approcher des fenêtres espérant voir une forteresse volante de plus près. Au même moment, le bruit cesse brutalement et nous apercevons une espèce de petit avion qui, survolant l'église, plonge silencieusement vers le sol, tel un oiseau de proie. Reconnaisant un robot, je hurle:

- A plat ventre ! Tous se couchent comme un seul homme, car on connaît la *musique*. Ils ont vécu les bombardements du mois de mai, mes gamins !... Broummm ! Une forte déflagration fait vibrer ce qui reste encore de vitres aux fenêtres de la classe et, nous relevant, nous voyons une colonne de fumée monter de la rue

du Parc (rue des Marécages). Un enfant qui habite dans cette rue a compris... Il se précipite aussitôt hors de la classe en hurlant: "Maman, maman !" Impossible de le rattraper !

Le temps de nous ébrouer un peu, de commenter l'événement et déjà des mères affolées et hagardes viennent rechercher leur progéniture. Heureusement pas de victime, seulement des dégâts matériels aux toitures et aux vitres du voisinage car l'engin a percuté le petit terril qui fait face à la rue du Parc, de l'autre côté du chemin de fer. C'était la première bombe volante d'une série de trente-neuf qui allaient s'abattre sur Sclessin. Pendant près de deux mois, du 21 novembre 44 au 16 janvier 45, les habitants de toute l'agglomération liégeoise vont vivre dans

les caves.



Maison détruite de M. Degey, rue Dejardin, à Sclessin-Ougrée
(photo Commission Historique de Cointe-Sclessin & Fragnée)

Les attaques par V1 et V2 se déroulèrent en deux périodes successives, du 20 novembre au 3 décembre, puis du 16 décembre au 2 février, faisant pleuvoir sur l'agglomération quelque 970 V1 et une quarantaine de fusées V2. 148 tombèrent sur la ville faisant 374 tués et 997 blessés, sinistrant 47.258 immeubles. 87 tombèrent sur Ougrée dont 39 à Sclessin, faisant 97 tués, 178 blessés et sinistrant 1.246 immeubles. 2.141 bombes tombèrent sur notre province faisant 1.045 tués, 1.978 blessés graves, 7.000 blessés légers et endommageant 63 652 immeubles. (...)

La plupart de ces engins furent lancés de l'Eifel. Les V2 étaient les plus redoutables car, étant supersoniques, on n'entendait le bruit de propulsion qu'après l'explosion.

Et nos Liégeois s'installèrent dans leurs caves, rapidement aménagées. On y installa des poêles dont les buses sortaient par les soupiraux... ce qui provoqua plus d'un juron quand un noctambule, dans le 'black-out', heurtait une de ces précieuses buses.

La vie suivait quotidiennement son train-train malgré les robots, et le soir venu, on regagnait les caves aménagées en chambres à coucher. Quelques planches sur des caisses, une paille et la famille avait un lit !

Notre petit Jean-Marie dormait dans sa voiturette poussée dans une niche à vin, sous l'escalier de la cave. Rue du Parc, j'ai pu admirer une cave aménagée avec un tel soin que les bois de soutènement, ajoutés par le papa mineur pour renforcer les voûtes, avaient été couverts de tapis à fleurs... pour faire plus joli. (...)

Les caves étaient devenues le centre des réunions familiales. D'une cave à l'autre, on s'interpellait, on papotait, car des ouvertures hâtivement pratiquées dans les murs mitoyens permettaient à plusieurs immeubles de communiquer entre eux, un moyen de faciliter les sauvetages. On y écoutait la radio quand le courant n'était pas coupé; alors on y vivait "à la chandelle" comme au bon vieux temps. On y cuisinait, on y mangeait, on y ravaudait, on y jouait aux cartes, mais toujours sur le qui-vive, prêtant l'oreille, car on entendait venir les vilains oiseaux avec leur roucoulement sinistre !

Même le chat du voisin se précipitait à l'abri dès qu'il entendait leur ronron !... Et quand on ne les entendait plus... ils allaient tomber. Avec l'habitude, on prévoyait leur trajectoire. "Celui-là, c'est pour le pont d'Ougrée... Celui-là, c'est pour le Laveu... Celui-là, c'est pour les Guillemins... Aïe, ci-châl, c'est po nos' autes !..." et puis... "Il a pêté !" Phrase devenue tellement coutumière à Liège qu'elle servit de titre à une revue du Troca: 'Il a Pêté'.

On ne sortait que pour se rendre au travail, porter secours aux victimes ou pour aller en quête de ravitaillement.

Certains Sclessinois délaissèrent leur maison pour aller coloniser des abris plus sûrs ou prétendus tels ! Il y eut une colonie dans le tunnel du 'Corbeau', au-dessus de la rue Sous-les-Vignes, aux confins de Tilleur, une autre dans un tunnel de la houillère du Bois d'Avroy débouchant rue Galilée, une centaine encore de 'colons' dans les fours de la briqueterie de Gérumont (TDS), d'autres enfin dans les abris du Pays de Liège et des Ateliers de la Meuse. Une douzaine élirent même domicile dans les chambres à mines de la pile du pont de Renory se trouvant à la gare de Sclessin. (...)

(1) Larges extraits d'un article qui a paru dans le périodique de juin 1994 "ALTITUDE 125" sous le titre général: "1944-1994. Il y a 50 ans... LES BOMBES!..." Ce périodique est publié par la Commission Historique de Cointe-Sclessin & Fragnée-Bois d'Avroy.

A lire notamment dans d'autres numéros du périodique: "NOS RUES ET LIEUX-DITS".

LE RAT (SOUVENIR DE JEAN MAQUET)

Durant l'offensive dite "Von Rundstedt", en décembre 1944, la population de la région liégeoise fut terrorisée par les "robots". Ces derniers, plus justement nommés V1, arrivaient à l'improviste suivant un itinéraire tellement rapide et imprévisible qu'il fallut plusieurs jours pour mettre en place le dispositif d'alerte permettant de prévenir la population de leur arrivée... et de leur chute éventuelle.

Comme de juste, le déclenchement de cette alerte était vite suivi du bruit du moteur à réaction qui les propulsait à une vitesse proche des 600 km/h., ce qui était beaucoup pour l'époque. Tant que le moteur tournait, c'était signe qu'il y avait encore du carburant et que le "robot" continuait sa course... ouf, celui-là n'était pas pour nous... et tant pis pour les destinataires!

Mais dès que nous entendions que le moteur s'arrêtait, le robot commençait à descendre. Seul un sifflement caractéristique et terrifiant signalait la chute, suivie d'une formidable explosion. La nuit de Noël, il en tomba environ vingt-cinq sur la région liégeoise.

Tout le monde, ou presque, vivait dans les caves, dûment étançonnées. Beaucoup y avaient installé cuisine et chambre à coucher. Il n'y avait pas de période plus sûre que d'autres, le jour comme la nuit, à tout moment les robots pouvaient vous tomber dessus, et l'on ne pouvait jamais prévoir l'endroit. Ils ne visaient pas les ponts, les voies de chemin de fer, les gares ou tout autre établissement. Ils tombaient au hasard, ce qui avait comme effet de créer la panique et l'insécurité permanentes.

Ici à Ougrée, de trop nombreuses personnes avaient leur maison sinistrée et ne pouvaient la considérer comme un abri sûr. Parmi celles-là, une partie trouva refuge dans une sorte de tunnel dénommé *le rat*.

Il s'agissait d'un assez long tunnel étroit (environ 300 m ?) ayant été parcouru jadis par des wagonnets à voie étroite. Les rails subsistaient encore et l'on pouvait marcher entre eux. Les deux côtés de la voie étaient suffisamment larges pour installer des couchettes de fortune, de petites tables et d'un menu attirail ménager permettant aux occupants d'y vivre.

Sans pouvoir préciser davantage, je crois que l'entrée de ce tunnel était située à l'intérieur de l'usine, au niveau du passage à niveau de la rue de Boncelles et descendait jusqu'à l'intérieur de l'aciérie Thomas, située le long de la rue de la Station. Il passait donc sous la rue de Seraing (actuelle rue de l'Acier) et sous la ligne de chemin de fer.

A certaines distances, il y avait des renforcements dans les parois, rendant le passage plus large. Dans un de ces endroits, nous avons installé une petite table où, durant cette période, la

messe du dimanche était célébrée. En semaine, le clergé visitait souvent ce *rat* pour réconforter les habitants les plus peureux (certains n'en sortaient jamais) et apporter une aide aux malades et aux personnes âgées. Une équipe d'ouvriers de l'usine avait confectionné une sorte de petite armoire métallique avec serrure qui servit de tabernacle dans le coin improvisé en chapelle.

Il régnait dans ce 'rat' une atmosphère curieuse faite de précarité, mais aussi de grande solidarité. Les plus hardis se risquaient dehors pour faire des courses. Ils en faisaient aussi pour leurs voisins moins hardis. A l'intérieur, on n'entendait pas le bruit des robots ni des explosions. Ce calme contrastait étrangement avec l'agitation extérieure. Le *rat* était une sorte de havre dans la fièvre de cette époque agitée... et féconde en catastrophes, en deuils et en ruines.

Ce n'est qu'après le 15 janvier, donc assez longtemps après la fin des "robots" qu'il fut enfin déserté par ses habitants provisoires.

P.S.: Peut-être se trouvera-t-il quelqu'un pour expliquer l'origine, la vraie fonction de ce tunnel et apporter à ce qui précède un supplément d'information ?



Installation confortable dans les piles du grand pont de Sclessin pendant la période des robots
(document Commission Historique de Cointe-Sclessin & Fragnée)

SOUVENIRS D'UNE FAMILLE DE LA RUE DU MANY (un témoin de la chute du premier V1 tombé à Seraing)

(Ce récit aurait dû se trouver dans "Vies simples, heureuses ou tragiques", car une maman et son fils parlent de leur famille. Mais comme le fils parle aussi de la chute de premier V1 à Seraing, le récit a été déplacé.)

Mme: Je suis née le 10 octobre 1898 près d'Houffalize, en Ardenne. Je me suis mariée en 1919 et mon mari et moi sommes partis en France. Il a d'abord travaillé en usine, dans la Chiers, il était monteur. En 1921, nous avons appris qu'on gagnait beaucoup d'argent à Reims, ville détruite pendant la guerre: il paraissait que les Américains payaient bien les gens qui déterraient les morts. Mon mari a travaillé pour les Américains à différentes sortes de travaux. Mon fils et ma fille sont nés à Reims.

On a pu reconstruire Reims avec un genre de terre glaise qu'on avait trouvé de ce côté.

R.: Mon père et mon oncle ont fait sonder un terrain à vendre pour savoir s'il y avait là de cette terre. Il y en avait bien assez. Ils ont acheté deux parcelles et les ont exploitées. On prenait la terre avec un tombereau. Puis, ils ont acheté des moules et vendu des carreaux de terre. Ils ont même construit de leurs propres mains leur maison avec cela.

Mme: Mais ils ont eu la nostalgie de la Belgique.

R.: Mon père a vendu la maison et il est parti à une époque de crise. De ce fait, mon oncle, averti par téléphone, demeura toujours en France. Quant à mon père, il chercha du travail à Liège, puis à Seraing. Il n'en a trouvé qu'après sept mois.

De novembre 1930 à mars 1931, nous avons habité dans un appartement rue du Many. Mon père a travaillé comme monteur à Cockerill pour un entrepreneur mais il est resté pendu par le poignet au cours d'un travail, le nerf a été sectionné, et il a dû cesser le travail plusieurs semaines. Quand il a été rétabli, un autre avait pris sa place.

Mme: Je ne voulais pas qu'il descende dans la mine. Il a travaillé au charbonnage de la Boverie (au Thiers-Potet) comme manoeuvre, en surface. Rapidement, il est devenu repasseur-puits: il s'occupait de l'entretien de la cage de l'ascenseur et de l'aplomb du puits. En surface, il gagnait environ 21 F par jour en 1931; dans le fond, 28 F. Il travaillait uniquement la nuit car la cage était alors moins sollicitée. Il préférerait ce travail à celui de mineur de fond, parce que s'il était dans l'humidité, au moins il n'était plus dans la poussière.

Q.: A-t-il connu des accidents ?

R.: Lui n'a pas eu d'accident mais il a été rappelé plusieurs fois. Joseph G. s'était presque sectionné un doigt et pendant qu'il remontait, la cage est sortie de ses guides et s'est bloquée. Mon père est descendu par l'échelle pour rejoindre la cage, et il a réussi à la faire descendre mais pas à la faire monter. Par le fond, il est passé de la Boverie à la Vieille Marihaye et il est remonté avec le blessé qui souffrait le martyr (on lui a coupé le doigt après). Il ne faisait pas chaud dans la cage, l'eau coulait tout le temps.

Mme: Lorsqu'il a été engagé par le charbonnage, nous avons habité une maison du charbonnage dans la même rue. C'était une maison comportant une cave, deux pièces en bas, deux en haut et un grenier.

On mangeait à sa faim: du lard, des oeufs, des pommes de terre rissolées. Toujours de la soupe; du beurre tous les jours, personne ne voulait de la margarine. De temps en temps, de la côtelette, de la saucisse, du jarret de veau. Le dimanche, je préparais une crêpe, de la tarte ou des galettes, c'était notre pâtisserie à nous.

Dans la rue, il y avait cinq épiceries; on y trouvait de tout. La plupart des clients y allaient avec un carnet dans lequel on inscrivait les achats et ils payaient le samedi quand ils touchaient leur paye. Ça nous semblait drôle quand nous sommes arrivés. Si quelqu'un ne payait pas le samedi, il ne recevait plus rien le lundi. Nous n'avons pas eu de carnet; nous n'achetions que lorsque nous avions des sous.

Q.: Comment étaient les rapports entre voisins ?

R.: Avec les voisins, c'était merveilleux ! Les gens étaient sociables: quand quelqu'un était dans l'embarras, on était toujours là. On n'a jamais retrouvé cela. Nous sommes restés cinquante-quatre ans rue du Many jusqu'à ce que nous soyons expropriés, il y a une dizaine d'années.

Mme: Tous ceux qui ont habité la rue ont des regrets. En été, assis sur une chaise sur le pas de la porte, on se parlait d'une maison à l'autre. Il passait alors une voiture toutes les demi-heures.

Les trottoirs n'étaient pas faits: les travaux ont commencé en 39 et ont été terminés après la guerre, vers 1955. C'était de la terre, et dans la rue, de gros pavés ronds.

Q.: Madame travaillait-elle avant la guerre ?

Mme: En 1934, j'ai commencé au charbonnage de Marihaye, jusqu'en 45. Je travaillais à la lampisterie: je nettoyais les lampes quand les mineurs rentraient et je les distribuais au matin. Je faisais les pauses 6-14 h et 14-22 h. C'était des lampes électriques avec des piles qui se rechargeaient pendant huit heures. Les chefs avaient des lampes à pétrole qui s'éteignaient lorsqu'il y avait du gaz; les mineurs les reconnaissaient en apercevant la petite lampe, quand ils s'amenaient.

Je gagnais 18 F par jour, nous étions deux à chaque pause, plus trois lampistes hommes (un par pause) qui vérifiaient toutes les lampes; ils regardaient si elles étaient bien fermées, et pour les lampes à pétrole, ils soufflaient dessus pour voir si elles s'éteignaient. Nous étions habituées au travail, ayant même le temps de tricoter. Je recevais mon charbon gratuit, comme mon mari.

J'avais les travaux du ménage en plus. Pour l'eau, c'était encore des fontaines avec des clés que l'on obtenait dans les bureaux de la Commune, rue Glacière. Parfois pour la lessive, on devait faire la file.

L'eau courante et les égouts ont été installés après la guerre. Dans la rue, la plupart des maisons appartenaient au charbonnage de Marihaye; nous, nous étions des privilégiés car seulement trois maisons du charbonnage, dont la nôtre, étaient reliées à l'égout; mais nous n'avions pas de chasse. On s'y rendait par une servitude située entre deux maisons, et dont les WC se trouvaient au fond de cette servitude. Quant aux autres ? Je vous laisse penser ce qu'était le travail des pauvres éboueurs qui devaient évacuer les poubelles...

Q.: Comment avez-vous vécu la période de guerre ?

Mme: Mon mari a travaillé tout le temps.

R.: On avait des parents dans la province du Luxembourg. J'allais à vélo chercher toutes sortes de marchandises, mais pour nous exclusivement, pas pour revendre. J'avais un vélo de femme qui pesait environ dix-huit kilos, avec des pneus ballons. Je suis revenu une fois avec nonante-sept kilos. Juste à la côte de Somme-Leuze, la partie du cadre contenant le pied de selle s'est cassée au-dessus du pédalier. Un malheur n'arrivant jamais seul, alors que je me déplaçais à pied, le pneu arrière creva et je fus obligé, tous les quatre-vingts à cent mètres de le regonfler. En sortant de la côte du Gros Chêne, je fus rattrapé par un cycliste mécanicien de son état, qui s'enquit de mes malheurs et me donna gentiment un coup de main jusque chez un garagiste de ses amis; celui-ci ressouda le cadre et répara le pneu crevé. Quand je suis arrivé en vue de Terwagne, mes sacs traînaient à terre; un homme m'en a fait la remarque et m'a aidé à remettre les sacs. Voilà que des gendarmes s'arrêtent et me demandent ce que j'ai là. L'autre qui m'aidait répond: "Je n'ai rien à voir et je m'en vais". Moi, j'ai expliqué que j'avais des pommes de terre dans un sac et de la choucroute dans l'autre (le reste était en dessous). Ils m'ont laissé partir.

Tous les ouvriers du charbonnage avaient droit à quatre cents kilos de charbon en hiver et deux cents en été. Une fois ou deux, ils ont reçu trente kilos de patates.

Mme: Le charbonnage distribuait de la soupe et du saucisson. De temps en temps, deux oeufs.

R.: En 43, des paquets de cigarettes ont été distribués.

Mme: Des personnes mangeaient uniquement du pain et de la choucroute, ou des rutabagas. Je pense à une dame qui travaillait au charbonnage mais dont le mari vivait à ses crochets et à une autre femme, veuve avec un fils. Certains vendaient leur charbon.

R.: J'ai commencé à travailler au charbonnage pendant la guerre, au bureau central (service du salaire), en 1942, à l'âge de dix-neuf ans. J'étais inscrit comme mineur de fond pour ne pas risquer la déportation du travail. Au cours d'une rafle à la Cristallerie du Val-Saint-Lambert en 44, trois de mes amis ont été *ramassés* et sont revenus à la fin de la guerre.

En septembre 44, lorsque les Allemands repassaient, un attentat fut commis sur la personne d'un des leurs, ce qui provoqua premièrement une panique dans le quartier; les gens se sont

sauvés par crainte des représailles; ensuite éclata la fureur des Allemands: plusieurs d'entre eux entrèrent dans la paire du charbonnage, et tirèrent entre autres à la mitraillette dans l'aplomb du puits. Quant à moi, qui me trouvais à ce moment-là au bureau, je me suis sauvé avec deux ouvriers et nous nous sommes réfugiés dans la sortie des égouts des "Loisirs"; après environ cent mètres à l'intérieur, nous sommes entrés dans un trou d'homme et nous nous sommes accrochés là pendant environ deux heures.

Un des premiers V1 est tombé sur la scierie du charbonnage en tuant deux hommes, le chef de la scierie et le contremaître. Je regardais par la fenêtre du bureau lorsque la vitre s'est cassée et que j'ai entendu le bruit. Inquiet, j'ai couru à la maison où ma soeur m'a dit que le robot était tombé sur la scierie. Je suis allé voir, le spectacle était horrible: les deux corps étaient dénudés à cause de la déflagration.

J'ai aussi assisté à un hold-up de la paye du charbonnage de Marihaye, mais je suis convaincu que c'était des voleurs et non l'Armée Blanche comme ils le prétendaient.

Q.: Comment votre mari (et père) a-t-il terminé sa carrière ?

R.: Il a été pensionné en 1950 à cinquante-cinq ans. Il a été malade pendant deux, trois ans, et il lui manquait quelques mois pour avoir ses vingt ans de travail; il a alors fait acte de présence le temps nécessaire. Il avait une angine de poitrine et était atteint aux poumons, il est décédé en 1962, à soixante-sept ans, d'un infarctus foudroyant.

SOUVENIRS DE J. P.

En 1944, j'habitais rue Chiff d'Or à Sclessin où nous subissions les bombardements; notre cave n'était pas solide, on ne pouvait l'ébrançonner. Un bombardement a détruit le toit, les fenêtres, la porte. Nous nous trouvions dans un centre industriel et près de voies de communication importantes. A la radio anglaise, on a entendu un message appelant à détruire complètement le pont du Val-Benoît: 'Benoît mal rasé repasseront'; lorsqu'on écoutait radio Londres, les enfants se mettaient sur le pas de la porte pour observer si des Allemands venaient. Des connaissances nous ont donné la jouissance de deux pièces rue Galilée, 42: nous étions juste en face du tunnel du bois d'Avroy qui servait d'abri. Ma soeur mariée habitait dans le centre de Sclessin, et elle ne nous rendait visite que de temps en temps à cause des risques, tellement les terribles bombardements étaient fréquents.

Maman travaillait, elle cousait pour avoir un peu d'argent pour nous nourrir, nous avons d'ailleurs vendu ce qui avait de la valeur pour acheter de la nourriture au marché noir.

Quand les Américains sont arrivés, les gens sont devenus fous, on courait, on dansait dans les rues, c'était une formidable effervescence. On oubliait qu'on avait faim, parce que j'avais faim. Maman a trouvé le moyen de maigrir de trente kilos en quelques mois par manque de nourriture et par peur des robots; nous n'étions pas riches, n'avions pas de relations à la campagne.

Quand un V1 passait, on entendait son moteur 'pet, pet, pet', puis il s'arrêtait et il explosait; alors, les gens sortaient en disant chaque fois: "Il a pété !" Avec les robots, on a été malheureux: cinq maisons de la rue Galilée ont été complètement *robotées* dont la nôtre. Il n'en est rien resté. Un monsieur sur une charrette a été tué, ainsi que le cheval qui la tirait; le cheval est resté longtemps dans la rue, je me souviens qu'il gonflait, qu'il gonflait... Nous étions sans logement, comme d'autres. Maman a voulu aller à la Chimeuse où habitaient des gens sinistrés sous le contrôle de la Croix-Rouge; c'était complet, et la cinquantaine que nous étions a été refusée.



Messe à l'entrée de l'Abri du charbonnage du Bois d'Avroy à Sclessin-Ougrée

M. Gevaerts, un ancien chef porion, nous a fait entrer dans la galerie du charbonnage du bois d'Avroy qui nous avait déjà servi d'abri pendant les bombardements et il nous a dit: "On va essayer d'aménager". Il n'y avait que quelques bancs, des vieilles chaises, pas d'électricité car les locomotives s'éclairaient avec leurs phares quand elles roulaient dans la galerie. M. Gevaerts a discuté au charbonnage du Perron et nous avons obtenu des lampes de mineur pour nous éclairer en attendant l'électricité. Au cas où l'ouverture aurait été saccagée, il était possible de sortir par un ancien puits d'aération situé à 450 mètres dans la galerie. Nous avons vécu là-dedans.

Pour avoir de l'eau chaude, on faisait du feu devant l'abri, sur un brasero donné par une usine et avec du coke d'un charbonnage; quelqu'un avait récupéré un chaudron où on cuisait le linge avant-guerre; et celui-ci était perpétuellement rempli d'eau. M. Gevaerts et d'autres ont tapissé de planches une paroi de la galerie partiellement effondrée avant notre arrivée, pour y placer une 'tine', et on se lavait à tour de rôle avec de l'eau chaude.

Nous vivions avec les familles Raskin et Vigneron. Nous avons placé un banc le long de la paroi, un lit d'une personne à côté et puis encore un banc: nous dormions à cinq transversalement, plus un petit chien que nous cachions ! A cause des fuites d'eau, on dormait avec des parapluies coincés pour qu'ils tiennent tout seuls. Maman est allée fouiller dans les décombres de notre logement et elle a ramené un palier qui nous a servi de table, on le mettait sur le lit. La nuit, nous étions une bonne centaine.

Pour des raisons d'hygiène, on ne pouvait avoir de bête, mais notre teckel nous avait retrouvés de lui-même et nous le tenions caché dans les couvertures, il ne bougeait pas. Beaucoup l'ont aperçu mais n'ont rien dit. Dès qu'un inconnu s'approchait, il se cachait lui-même dans les couvertures !

Le Prince Régent et le ministre Lalmand ont visité notre abri, après avoir été reçu par M. Gevaerts. Une pauvre vieille femme s'est exclamée: "Té M. le Prince, c'est des krompires (pommes de terre) qu'il nous faudrait !" Le Prince Régent nous a fait envoyer un sac de café, qui valait de l'or à l'époque! Nous en avons reçu un demi-kilo lors de la distribution.

Un robot est tombé sur le château d'eau à Cointe et la galerie a été inondée, il y avait de l'eau en dessous du lit. Comme il y avait des pompes électriques à la Commune, M. Gevaerts en a demandé au bourgmestre d'Ougrée-Sclessin qui a d'abord refusé, parce qu'il ne reconnaissait pas notre abri créé sans autorisation. Il paraît que M. Gevaerts l'a presque étranglé ! On patageait dans l'eau qui montait encore. M. Gevaerts (et ceux qui l'aidaient) ont réussi à se procurer des

pompes à bras: les jeunes à partir de douze ans ont été réquisitionnés pour actionner les pompes en se relayant chaque heure. Puis le bourgmestre a envoyé des pompes électriques et en une heure, l'eau a été évacuée de la galerie !

L'ambiance était très bonne, on arrivait à rire. Quand on se voyait manger à table, on riait. La moindre des choses faisait plaisir.

J'ai appris par Maman qu'une femme avait accouché, je l'ai vue passer avec son bébé. Moi, comme je ne pouvais pas marcher beaucoup, je devais m'occuper des petits et je racontais des histoires à longueur de journée. Les autres jeunes devaient chercher la nourriture dans les magasins, etc. Dans la rue de Tilleur, une boulangerie avait fonctionné bien des années avant, et un monsieur a remis le four en marche; quelqu'un cuisait du pain et on faisait la queue dans l'abri même.

Au début de la galerie, M. Gevaerts a fait fabriquer une porte spéciale métallique, genre coupe-feu, pour nous préserver de la déflagration: le souffle des robots était le plus dangereux car ils n'explosaient pas tellement en profondeur.

Un célibataire yougoslave s'était réfugié dans l'abri avec sa mère paralytique, il avait aménagé une table avec du bois, il avait placé un matelas et sa mère se trouvait dans une sorte de voiture d'enfant; il s'occupait d'elle, la lavait, des jeunes allaient près d'elle pour lui tenir compagnie, on lui offrait de la soupe, elle ne manquait de rien.

Mais des services de la Croix-Rouge ont fait des prélèvements et ont trouvé des symptômes de la peste. On a dû vider les lieux en moins de 24 heures, la porte de l'abri a été scellée. Nous avons reçu des colis pour nous rhabiller, moi, je vivais avec un pantalon golf qui m'avait été donné, et nous avons été conduits dans un centre de désinfection à Anderlecht. Puis nous avons été dispersés dans des petites villes du Hainaut, ma mère et moi, nous avons été placées à Péruwelz avec entre autres la famille Gevaerts. Nous sommes rentrés fin avril, début mai 1945. Le mari de ma soeur, un musicien, ayant eu un engagement au casino d'Ostende, nous avons habité dans la maison de ma soeur, dans le centre de Sclessin, en récupérant nos meubles dans les caves de notre ancienne habitation rue Chiff d'Or. Rien n'a été volé; d'ailleurs, on montait la garde dans chaque quartier, des hommes se relayaient dans les rues bombardées ou *robotées*. Sous-les-Vignes, ils avaient une corne comme le garde-barrière. Je n'ai jamais entendu quelqu'un se plaindre d'avoir été volé.

Ma mère a été marquée dans sa santé, physiquement et moralement. Elle a eu le diabète à l'époque des robots et elle a été emportée plus tard par cette maladie. Mais elle n'était pas triste, quand elle riait, son rire était homérique, il ne s'arrêtait pas. Quand elle est devenue maigre, elle a dit: "Vous voyez que j'avais toujours la taille mannequin, maintenant elle est visible !" C'était une femme excessivement droite et efficace; une vieille robe, elle la transformait en robe bien habillée, elle ne refusait aucun travail. Maintenant quand le vêtement est usé, on le jette, on a perdu tout savoir-faire. Dans la galerie, elle a découpé des journaux en dents de loups pour la décorer.

A l'école que je fréquentais, il y avait des filles riches qui se mettaient du rouge à lèvres et du verni sur les ongles. La mode était aux longues vestes et aux jupes qui dépassaient. Maman ne pouvait pas acheter de tissu. Elle a acheté au marché noir des torchons, et elle les a teints en brun; elle m'a confectionné une belle veste en coton foncé, on n'aurait pas pu dire qu'elle était en torchon, mais ma mère souhaitait qu'il ne pleuve pas dessus ! Moi, je cirais mes ongles avec de la cire, ça sentait mauvais, et j'ai pris le rouge de ma soeur que j'ai fondu pour mettre sur les joues: il fallait l'enlever au 'chalumeau' ! Je ne demandais jamais rien à ma mère.

SOUVENIRS DE MADAME RESIMONT

Un ronronnement inoubliable... celui des V1 !

Pendant l'automne 1944, la première fois que l'on entendit ce bruit bizarre dans le ciel, on fut étonné et plein d'interrogation.

C'était d'abord comme un avion qui volait à une altitude moyenne, puis, au fur et à mesure qu'il se rapprochait, le bruit se décomposait comme celui d'une moto ou d'un tracteur. On cherchait la silhouette de l'intrus dans le ciel et on ne découvrait souvent qu'un point noir qui suivait la ligne d'horizon à une vitesse réduite (comparée à celle des avions d'aujourd'hui). Ces engins-là, nous l'apprîmes plus tard, volaient vers Londres et Anvers mais nous ne savions pas quel était le but de leur voyage !

Un jour, en fin d'après-midi, nous entendîmes ce bruit bizarre, devenu presque familier, beaucoup plus près d'Ougrée. Tout à coup, le moteur se coupa, un sifflement affreux se fit entendre, suivi d'une explosion violente qui pulvérisa les carreaux qui couvraient notre terrasse... Nous étions pétrifiés; de la fumée montait du petit bois derrière notre jardin, un entonnoir de cinq à six mètres de diamètre s'ouvrait dans les buissons; à deux cents mètres près, c'était sur la maison !

Après de longues minutes d'hésitation, des voisins partirent avec mon père pour voir cela de plus près: il y avait des fils barbelés, des morceaux de ferraille qui recouvraient le sol à plusieurs mètres de l'impact: c'était ce qui restait de cet avion bizarre, de ce robot appelé V1.

A partir de ce jour, dès que nous entendions le bruit du moteur, nous descendions dans la cave et nous espérions, pleins d'angoisse, qu'il ne s'arrêterait pas... Et en effet, le plus souvent, ils passaient, petites croix noires dans le ciel, pour aller tomber sur Anvers, Londres ou en mer du Nord car les Anglais tiraient sur eux dès qu'ils approchaient de la côte.

Je me souviens d'une nuit d'hiver, j'étais couchée sur un matelas de paille avec mes parents et grands-parents dans la cave de derrière qui faisait à peine un mètre cinquante de haut, c'était plutôt un vide ventilé sous la cuisine. On y entrait par une petite porte de quatre-vingts centimètres de haut environ, qui donnait sur la cour et on devait se plier en deux pour sauter dans l'abri. Cela donnait parfois lieu à une grosse colère de ma mère car mon grand-père prétendait y entrer le premier et restait parfois calé dans l'ouverture... il faut dire qu'il mesurait un mètre nonante ! Et nous restions agglutinés devant la porte à le pousser, le houspiller souvent vainement; quand il était enfin à l'abri, le robot était déjà bien loin... heureusement pour nous!

Nous dormions donc quand, tout à coup, dominant les ronflements du grand-père, le bruit énorme d'un V1 tout proche nous réveilla. Le temps de dire "Oh! la la!", le moteur s'arrêta et, à nouveau, le sifflement horrible de sa chute nous vrilla les oreilles. Nous ne respirions plus, attendant le choc fatal: cinq secondes... dix... rien ! Nous restions sous nos couvertures, redoutant l'explosion; les minutes passaient, toujours le silence... et nos coeurs qui battaient la chamade...

Ce n'est que le lendemain que nous eûmes la clé du mystère; le V1 était tombé près d'un jardin, au coeur de la cité du Beau Site mais... il avait été saboté ! Au lieu d'explosifs, il contenait... du sable !

Merci aux courageux ouvriers qui, de leurs lointaines usines ennemies, sauvèrent la vie de bien des innocents !

SOUVENIRS DE MADAME CALJON-GOB

Dernier Noël de guerre

(ce récit a paru en 1992 dans "A Propos")

Décembre 1944. Noël est tout proche. Une "bombe volante" vient de terminer sa sinistre course endommageant gravement les modestes maisons encloses dans la petite cour, en face de l'église. Heureusement, pas de victimes à déplorer mais plusieurs personnes se retrouvent sans toit. Parant au plus pressé, on les héberge dans la grande salle sous l'église; ils arrivent avec leur literie et quelques objets retrouvés dans les décombres. Chacun se met en quatre pour les installer le mieux possible; les matelas sont alignés le long des murs, les deux gros poêles en fonte ronflent déjà de tout leur coke amené en hâte de l'usine voisine. Commence alors leur première nuit de sinistrés.

Au matin du 24, notre curé constate que l'église est elle aussi en piteux état: plus un seul vitrail, des planches sont tombées du plafond, toutes les chaises sont renversées, tout est recouvert de poussières et de menus débris de verre. Quelle désolation ! Et demain, c'est Noël ! Impossible en si peu de temps de réparer les dégâts. "Il n'y aura pas de messe demain", finit par dire notre curé qui, bien triste et découragé, nous quitte pour aller visiter les vieux et les malades.

Mais le "petit vicaire", comme chacun l'appelle familièrement, ne s'avoue pas encore battu, il nous entraîne vers l'une des deux autres salles sous l'église; à l'occasion, on y fait le catéchisme mais elle sert surtout de débarras; bancs, chaises, seaux, brosses, etc. s'y entassent pêle-mêle. La vider et la nettoyer ne pose pas de problème mais les deux grandes fenêtres sont elles aussi veuves de leurs vitres. Comment les obstruer ? Notre petit vicaire s'en va alors sonner à la porte du directeur de l'Espérance (jamais usine ne porta si bien son nom) qui, non seulement fournit les tôles nécessaires, mais délègue aussi deux ouvriers pour les placer et les fixer solidement. Sur ce temps-là, on a sonné le rappel des membres disponibles de notre petite chorale. Tout le monde s'y met de bon coeur, on a vite fait de tout sortir et de tout fourrer dans l'autre salle. A grands coups de balai, on dépoussière le pavé, on fait la chasse aux toiles d'araignée. Un poêle est amené, on fixe son tuyau qu'on conduit vers l'extérieur en passant par l'ouverture découpée dans une des tôles. Le plus gros est fait, notre petite troupe s'active sans même penser à manger; les mains et les nez sont rougis car il fait un froid de canard mais cela n'arrête personne.

Le pavé bien lavé, il ne reste plus qu'à meubler: une grande table en guise d'autel, quatre ou cinq bancs, quelques chaises; quelqu'un a déniché des chandeliers dont on fait vite reluire les cuivres. Chaque chose prend place, les trois nappes empesées habillent la table-autel, des cierges garnissent les bougeoirs; au bout de leur fil, les lampes neuves brillent de tout leur éclat, le poêle s'allume. Tout est propre, bien rangé, rien ne manque, si pourtant... on a oublié la crèche! Il n'y a plus guère de place mais dans le coin, à droite de l'autel, je parviens à glisser une petite table bancale vite transformée en grotte à l'aide de papier gris chiffonné en forme de rochers. Il y a tout juste place pour Jésus, Marie et Joseph plus un petit mouton. Je trouve encore à caser une sellette où j'installe l'ange tirelire qui remercie si gracieusement de la tête quand on lui glisse une piécette (j'ai bien souvent blagué notre ancien curé en prétendant qu'après Jésus, c'était le personnage le plus important de la crèche).

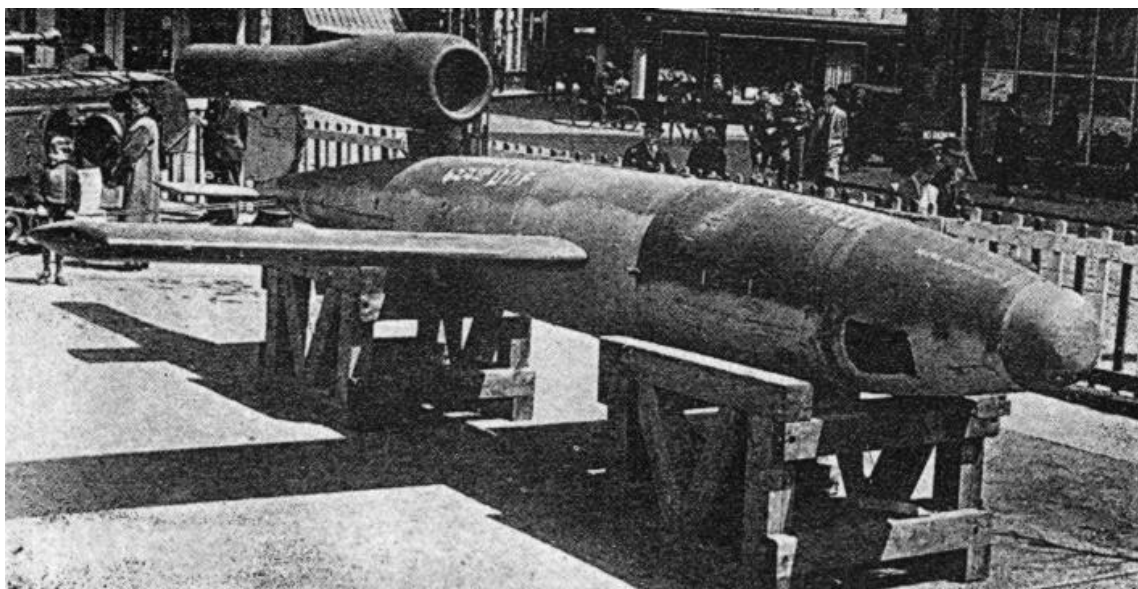
Tout est fin prêt, nous admirons notre oeuvre sans fausse modestie et nous nous donnons rendez-vous pour le lendemain matin. En sortant, je croise notre curé que nous n'avons pas revu de toute la journée, il ignore donc tout; il me dit qu'il va épingler un avis sur la porte de l'église pour avertir qu'il n'y aura pas de messe demain. Sans rien lui dévoiler, je le conduis vers la petite chapelle. Je le revois encore, cloué sur le seuil par la surprise, heureux, ne cherchant pas à retenir les deux grosses larmes qui glissent lentement le long de son visage.

Malgré le froid, l'insécurité, l'inquiétude pour les chers absents qui allaient entamer leur

cinquième année de captivité et dont on n'avait plus de nouvelles; malgré la bataille qui faisait encore rage dans nos Ardennes, malgré ces satanés V1 et V2 qui nous obligeaient à nous terrer dans nos caves, ce fut un bien beau Noël.

Pour célébrer la Nativité, chaque prêtre pouvait dire trois messes. Les deux nôtres les dirent en alternance. La petite chorale chanta aux six messes; tous les vieux noëls furent entonnés, les refrains repris en chœur par toute l'assemblée car la petite chapelle n'a pas désempilé de toute la matinée; sinistrés, paroissiens, tout le monde était là, presque heureux malgré les misères, on n'avait pas envie de se quitter, on se sentait tous si proches. Nous savourions cette joyeuse annonce "Paix sur la terre..." car cette fois, c'est à nous qu'elle s'adressait, toutes ces souffrances allaient finir, nos prisonniers allaient nous revenir, la paix était proche, nous en avions la si grande espérance.

J'ai vécu beaucoup d'heureux Noël mais celui-là reste gravé dans ma mémoire. Cela se passait dans un petit quartier de Seraing, à La Troque, et c'était le dernier Noël de la guerre.



Une V-1 non explosée exposée après la guerre à Anvers.

Extrait de « Le dossier 1939-1945 », édité par « Le Soir » (photo retravaillée)

JOURNAL DE SERAING
(du 29 juillet 45, des 5 et 12 août 45)

LES ROBOTS SUR SERAING				POINTS DE CHUTE		Morts	Maisons
Nombre Dates engins	POINTS DE CHUTE		Morts	Maisons	engins	hab. enton.	inh. enton.
1	28.9.44	rue de P. Zoualle (tréfilerie de Maribaye)	2	21	—	—	100
1	7.10.44	place Kuhnorn (près du Pont)	21	57	—	—	—
1	20.11.44	rue Paglain 28, dans un bœuf	—	12	—	—	50
1	"	rue de Thiff (près du tram de Warzee)	—	—	—	19	30
1	"	rue Colline vers rue Boverie	—	—	—	10	150
1	21.11.44	rue Boverie face à la rue du Sentier	—	—	—	25	250
1	"	place Abbaye (sur l'abbé)	—	2	1	—	150
1	"	rue G. Henno (sur le terril Sté Cockerill)	—	6	—	6	150
1	23.11.44	Forêt de la Vecquée (près mare n. Jones)	—	—	—	—	30
1	"	Avenue Greiner (près porte peine, Cok.)	—	—	—	—	baraq.
1	"	rue Villas (près plaine des Sports)	—	—	—	—	50
1	"	cul-de-rue Coké et du Gbène	1	21	—	30	200
1	"	Forêt de la Vecquée (près M. n. Jones)	—	—	—	—	30
1	29.11.44	derrière baraquements de la Chalquene	—	—	—	—	baraq.
1	"	rue Thier des Raves (Ter. Espérance)	—	—	—	5	10
1	23.11.44	derrière baraquements Chalquene	—	—	—	—	—
1	"	rue du Fort (terril de la Sté Cockerill)	—	—	—	—	30
1	"	Même direction que la précédent	—	—	—	—	baraq.
1	23.11.44	rue Dairay, derrière le No 107	—	10	—	—	200
1	"	rue Vecquée, derrière Ecole	—	—	—	—	30
1	"	rue Boissons (Moulin Sertiger)	1	7	4	25	150
1	20.11.44	dans la forêt de la Vecquée	—	—	—	—	—
1	"	Société Cockerill four la bouffe	—	—	—	—	—
1	27.11.44	rue Dairay (derrière le No 72)	1	6	10	15	150
1	23.11.44	rue Haute Bois de la Coopération	7	4	17	60	50
1	"	Forêt de la Vecquée	—	—	—	—	—
1	29.11.44	Forêt de la Vecquée	—	—	—	—	—
1	"	rue de Thiff (près du tram de Warzee)	—	—	—	—	10
1	20.11.44	rue Justice (face au No 87)	2	2	—	—	20
1	"	rue Haut-Pré (allée Gernard)	—	1	6	—	—
1	"	quai d'Ougrée (limite de Seraing)	1	—	—	—	—
1	16.12.44	entre rue C. Lemonnier et Vanderreide	2	12	6	50	100
1	"	rue Henard (derrière le No 206)	—	—	—	—	150
1	17.12.44	dans la Meuse, au aval du Pont	—	—	—	—	100
1	"	rue Guillaume d'Orange	1	1	5	—	—
							14 300/00

Nombre Dates engins	POINTS DE CHUTE		Morts	Maisons
1	1-1-45	Société Cockerill	—	—
1	"	rue Cristal	2	—
1	"	rue Hôpital, 23 (coin rue E. Dolet)	1	2
1	"	avenue des Champs, 103	—	2
1	2.1-45	rue du Sentier, 200	—	1
1	"	entre rue Marais et Ramoux	—	1
1	4-1-45	rue Bergerie (près du nouv. Cimetière)	—	—
1	"	Usine Cockerill (Cokerie)	—	—
1	"	Usine Cockerill (train 55)	1	—
1	5-1-45	entre rues Vanderreide et C. Lemonnier	—	100
1	"	Cour du Val, 25	10	6
1	"	rue Verte, face au n. 233	—	50
1	"	rue Basse-Maribaye (pr. Squ. Debrouck.)	—	—
1	6-1-45	rue Vecquée près du n. 403	2	1
1	"	rue Vecquée, près de la rue E. Solvay	—	100
1	9-1-45	rue Thier des Raves, près du Terril	—	4
1	10-1-45	Forêt de la Vecquée (drève des lapins)	—	—
1	11-1-45	rue Ch. de la Barre, 38	1	4
1	"	rue du Fort, 22	2	3
1	12-1-45	Imp. Colard (entrée du Charbonnage)	—	15
1	"	rue des Stappes (vis-à-vis n. 27)	—	10
1	13-1-45	rue du Fort (près du n. 131)	—	30
1	14-1-45	avenue de la Concorde	—	20
1	"	Coin des rues Corbeau, Bruyère et Château d'Eau	—	pas éclairé
1	"	rue Petit Bourgogne (terrain vague)	—	30
1	"	rue du Fort près du n. 119	1	25
1	15-1-45	rue de Boncelles (sur les baraquements)	2	4
1	"	rue Marchandise et du Fort (der. terril)	—	10
1	"	rue Verte (derrière le n. 296)	—	30
1	"	paire charbonnage Colard	1	—
1	"	Av. de la Concorde (dans les terrains)	—	50
1	3.2-45	Us. d'Ougrée-Maribaye (tr. à tôles fines)	2	—
23		du 29.9.44 au 3.2.45, 23 engins environ tombés dans la forêt dont les points n'ont pas été repérés.		

167 76 276 247 667 6789

N. B. — Le nombre des victimes ci-dessus doit être augmenté de nombreux blessés morts après traitement dans les hôpitaux.

Des absents de la libération

Enfant juif de Seraing, R. se cache d'abord dans sa commune, puis en Ardenne où il apprend l'anglais pendant ses loisirs et à la Libération...

Déporté du travail, C.K. s'évade pour tenter de rejoindre son frère; pris, il est toujours en Allemagne en 44.

TEMOIGNAGE DE R.

Nous vivions dans un cercle restreint à l'intérieur de deux quartiers bien distincts. Comme beaucoup de Juifs sérésiens, mes parents étaient de Czestochowa en Pologne, petite ville où se trouve la Vierge Noire, lieu de pèlerinage; lorsque la Vierge sortait, c'était l'occasion de perpétrer des pogromes. Mais les gens n'auraient pas été si mauvais si les prêtres ne les poussaient pas en traitant les Juifs de "déricides". J'ai encore le souvenir de cette ville pour y avoir rendu visite à la famille de mes parents.

Il y avait treize enfants du côté de mon père et trois du côté de ma mère. Mon père vivait dans la misère: son père cordonnier est décédé très tôt, sa mère est restée seule avec tous les enfants, et il a dû travailler à l'âge de neuf ans. Comme il était un des aînés, souvent, il n'avait presque plus rien à manger quand il rentrait, les plus jeunes étant servis d'abord. Ils vivaient dans une grande pièce, sans carrelage, sur de la terre battue, je l'ai vue avant-guerre pendant ma visite.

En Belgique, il aidait la famille de Pologne, et quand il a pris le train pour s'y rendre, il a emporté une grande manne d'osier bourrée de vêtements et de nourriture.

Avant d'aboutir à Seraing, il a d'abord retrouvé sa soeur aînée en Allemagne, dans les années 22, et il a travaillé dans les charbonnages. Puis sa soeur a déménagé à Tilleur avec son mari et ses enfants, et mon père les a suivis.

A l'époque, en Pologne, les engagements de mariage se faisaient dès le jeune âge; fort de cette promesse, sa "fiancée", une cousine germaine, l'a rejoint ici vers 1926-27 sans crier gare; mon père, qui avait sans doute une petite amie, n'avait pas été heureux de cette arrivée. Mais sa soeur aînée l'a obligé de l'épouser, en le menaçant: "Sinon, je ne voudrai plus te voir ! Ce sera une honte pour la famille".

Mon père était probablement communiste ou un socialiste très engagé, il n'avait plus les idées religieuses de l'époque. Je sais bien qu'il a été convoqué au commissariat des étrangers et a risqué d'être ramené à la frontière; ma mère qui avait un bébé (je suis né en 1928) a crié au scandale, et on a dit à mon père: "Il n'y aura pas de problème si vous ne faites pas de politique".

Le ménage a habité rue du Marais à Seraing. Ils ont vécu longtemps avec des boîtes de carton comme armoires, et ils ont dormi sur un simple matelas. Mon père a travaillé à la mine, ensuite à Cockerill comme accrocheur.

Ma mère était d'une famille plus aisée: son père s'occupait de Messagerie avec une charrette et un cheval; ayant moins d'enfants, ils habitaient dans une maison normale, plus spacieuse. Ma mère a été placée chez une dame juive commerçante, et elle a appris le métier du commerce. Quand ma mère est arrivée en Belgique, quand elle a vu que mon père n'avait pas un salaire élevé, elle a pris des logeurs originaires de la même ville de Pologne, elle les nourrissait, etc. Pour avoir plus de logeurs, ils ont déménagé dans la même rue pour s'installer dans une plus grande maison.

Un jour, elle a dit à mon père: "Je ne veux plus continuer ainsi, je veux faire du commerce".

Elle s'est rendue ensuite dans les villages avoisinants, les Cahottes, Hollogne, etc., avec des cravates et des foulards dans une petite valise de colporteur. Plus tard, elle a décidé de faire les marchés, cela a pris de l'extension; un transporteur sérésien embarquait plusieurs marchands et les conduisait, moyennant rétribution, aux différents marchés. Mon père n'était pas d'accord parce qu'il ne voulait pas abandonner ses camarades de travail. C'était la bagarre. Jusqu'au jour où ma mère a prouvé qu'elle gagnait mieux sa vie.

Il a fallu des années pour que mon père accepte de faire les marchés également (d'abord, il a continué à travailler en usine puis il a complètement abandonné l'usine vers 1931-32). Ils ont acheté une petite maison rue du Molinay, avec une pièce en haut et une en bas pour le magasin. Ma mère tenait le commerce pendant que mon père faisait les marchés et jusqu'en 38, ils ont eu juste de quoi vivre.

En face, il y avait un grand magasin qui vendait des machines à lessiver, c'était le rêve de ma mère. Un jour, le magasin était à louer, ma mère a sauté sur l'occasion et a ouvert un commerce beaucoup plus important. La maison était plus grande, les chambres étaient plus grandes.

On parlait le yiddish à la maison mais je n'ai rien appris de la religion, juste les fêtes. Je suis allé très peu au Heder, pas de Bar Mitsvah. La vie communautaire est quelque chose que je regrette: on allait les uns chez les autres, le soir c'était chez un voisin, les enfants jouaient ensemble; on nous appelait "les Polonais". On se bagarrait avec les gosses de la rue des Pierres et d'autres rues; on se retrouvait chez la mère de L.R. (voir revue n°1, NDLR) qui, très pauvre, avait pourtant toujours des gâteaux, etc.

Il y avait une concurrence entre les commerçants mais au moindre malheur, on était réconcilié, on oubliait toutes les petites disputes. Comme chez les Belges, la vie était plus conviviale, on était toujours dehors, dans la rue. Mais, en général, on vivait entre nous, un peu comme dans un ghetto: dans la rue du Molinay, le commerce; rue Peetermans, rue du Marais, rue de la Loi, rue Jean de Seraing, les ouvriers et artisans (tailleurs).

Simon S. était le plus âgé, très intelligent, c'était le chef de la bande des jeunes. Il nous aidait pour l'école, et organisait chez lui du cinéma, des attractions, il avait une dizaine de garçons sous ses ordres, il les menait tambour battant. Pour les batailles rangées à coups de pierre, on envoyait un ambassadeur dire à quelle heure on se retrouverait au terril. On retournait à la maison, pleins de coups, les vêtements déchirés, et on était encore plus mal reçu par les parents ! Nous étions "la bande des Polonais".

C'était une existence chaleureuse qu'on ne retrouvera plus jamais.

Un jour avant la rafle de 1942, un voisin de la rue Cockerill, un fruitier, est venu me chercher et nous sommes partis en vélo à Burnontige en Ardenne; mes parents m'ont rejoint et nous avons changé de nom. Nous avons vécu là jusqu'à la fin de la guerre. Les gens du village se doutaient de qui nous étions. On n'avait pas de quoi vivre. En cas d'alerte, il fallait se cacher; nous vivions dans la clandestinité avec la complicité des villageois: mes parents ne travaillaient pas, ce n'était pas normal, et moi, je n'allais pas à l'école (j'avais refusé de fréquenter un collège). Une enveloppe avec de l'argent était glissée sous la porte, ainsi qu'un paquet de tabac (j'en ai chipé un peu pour le fumer dans une pipe en terre, ça a été une fête!). Dans le village, il n'y avait pas de jeune de mon âge, à part une jeune fille, j'avais une vie assez sauvage.

Pendant la guerre, beaucoup de Juifs ne se cachaient pas à Seraing, ils se promenaient normalement. Mme R. est restée tout le temps à la maison. D'autres ont continué à vivre dans d'autres logements; rue Colson, plusieurs familles ont vécu librement pendant toute la guerre, aidées par la Résistance puisqu'elles n'avaient pas de moyen d'existence. Une fois, mon père et moi sommes revenus des Ardennes et nous avons retrouvé nos amis de la rue Colson.

La plupart du temps, j'étais séparé de mes parents cachés chez des particuliers dans des villages éloignés, afin d'éviter qu'en cas de rafle, on ne soit pris tous ensemble. J'étais voisin de petits fermiers; pour eux et pour nous, je coupais du bois, je chassais le lièvre, le furet. Sans la peur, sans l'épée de Damoclès au-dessus de nous, la vie aurait été agréable; j'étais toujours chez ces voisins. Un vieil homme m'a appris à fumer la pipe, il cultivait son tabac. On écoutait sa vieille radio; lui non plus n'avait rien à faire, je le suivais partout. Je dessinais beaucoup car j'avais un beau coup de crayon; je reproduisais des gravures de journaux, des personnages de la Bible. Un jour, une cousine qui nous a rendu visite, m'a apporté un Assimil anglais; je le lisais tout haut du début à la fin, puis je recommençais, ça a bien duré deux ans. Les villageois rigolaient de moi et mon père excédé a voulu jeter le livre à plusieurs reprises.

Mais quand les Américains ont libéré la région, les gens ont bien marché vingt kilomètres pour aller à leur rencontre, et un d'entre eux m'a dit: "Parle, parle". J'ai adressé la parole en anglais à un tankiste qui, à ma grande surprise, a compris ce que je lui disais et il m'a répondu. Là, j'ai été gâté, nourri, j'ai reçu des colis, etc. J'ai été interprète pour chercher des oeufs, du lait... Septembre 44, c'était une belle période.

Puis, nous sommes redescendus sur Seraing, mon père n'avait pas de travail. Un photographe a vu mes dessins et m'a proposé de devenir photographe, d'apprendre le métier à Liège. Mais l'offensive Von Runstedt nous a fait fuir à Bruxelles pendant trois mois, dans un grand bâtiment au-dessus de la colonne du Congrès. L'hygiène était mauvaise, j'ai attrapé la gale. Nous sommes revenus dans notre maison de Seraing, rue du Molinay, 62 mais elle était occupée par d'autres qui avaient peut-être été sinistrés. On a vécu un an dans un taudis en face de la gare, rue de la Station, chez un boucher, avant de récupérer la maison. Mes parents l'ont achetée quelques années plus tard. On n'a pas retrouvé nos meubles, etc., car les Allemands étaient passés avec des camions pour tout emporter.

J'ai été apprenti ouvrier photographe, puis vers 1955, je suis devenu photographe portraitiste à mon compte à Seraing, rue du Molinay, 42. J'ai eu un succès fou en travaillant dur pendant vingt ans. Encore aujourd'hui, des gens me reconnaissent parce que je les ai photographiés à des communions ou des mariages. J'ai remis le magasin pour me rendre en Israël. J'ai travaillé ensuite chez un petit patron.

Seraing est resté mon grand amour, j'en ai toujours la nostalgie. J'y ai vécu quarante-cinq ans, ça laisse une empreinte; la rue malgré ses briques et ses pierres a une existence propre, et la population d'ouvriers et d'employés était charmante, facile à vivre; quand les gens avaient de l'argent, ils le dépensaient, c'était tout; c'est plus difficile avec la bourgeoisie qui veut toujours plus.

A la rue du Molinay, le week-end, il y avait une fête perpétuelle de huit heures du matin à minuit; le commerce ouvrait, et la place manquait sur les trottoirs car c'était un lieu de promenade de tous les travailleurs qui regardaient les vitrines, les échoppes de colporteurs, ils achetaient des marrons glacés, etc. Puis on a exproprié, on a fait mourir la rue; un quartier a une âme.

Après la guerre, on n'a plus revu beaucoup de nos voisins, surtout du bas de Seraing, ils ne se sont pas sauvés à temps, ne croyant peut-être pas au danger; d'autres sont partis habiter ailleurs.

TEMOIGNAGE DE C. K. **(partie sur la période de guerre)**

Mes dix-huit jours

En janvier 1939, je fus appelé pour accomplir mon service militaire. J'ai fait mon instruction

à Verviers à la caserne de Stembert. En avril, on entendait déjà les bruits de bottes de l'autre côté de la frontière. On a connu le PPR (Pied de Paix Renforcé); ceux de la classe 38 n'ont pas été relaxés. Encore en instruction, on nous a conduits à la caserne de la Chartreuse (près de Robermont).

Le calme étant plus ou moins revenu, j'ai été transféré à la compagnie de Malmédy comme garde-frontière. Mobilisation en septembre 39, on montait la garde d'Elsenborn à Losheim; dans le Luxembourg, c'était les Chasseurs Ardennais qui l'assuraient. On gardait aussi les ponts de chemin de fer, Bütgenbach, Weywertz qui étaient minés. Le 10 mai 40, je me trouvais à Jalhay. On nous a envoyés à Ensival. Un pont sur la Vesdre devait être détruit. On a monté un barrage dans une rue pas très large avec des ballots de chiffons qui se trouvaient dans une usine proche; c'était des ballots cubiques de 1,40M de côté. On espérait avec ce barrage, deux fusils mitrailleurs et nos fusils arrêter les Allemands qui étaient déjà à Eupen ! Comme le pont allait sauter, l'officier a tiré une fusée pour qu'on se retire; ne sachant rien, on a été surpris par le bruit et on serait rentré sous terre !

Le soir du 10 mai, par petits groupes, dans la débandade, on a été centralisé à Liers. Les Allemands avaient traversé le Canal Albert au-dessus de Visé. Le samedi midi, on nous fit prendre à vélo la direction de Houtain-Saint-Siméon Hermée où nous nous sommes déployés pour attendre l'ennemi ! Pendant notre déplacement vers Houtain, on avait été mitraillés par de nombreux avions. Pendant qu'on attendait, ce ne sont pas les soldats allemands qu'on a aperçus mais des petits avions biplans qui ont lâché des petites bombes pour nous inciter à fuir. Deux chevaux qui se trouvaient dans un pré se sont affolés. Au carrefour de la route Visé Hermée, le major a été blessé par un éclat et évacué. De nouveau la débandade, et on a fait le chemin inverse jusque Liers. En cours de route, nous avons constaté de nombreux dégâts: chariots et camions renversés, chevaux tués; les avions étaient passés par là. On a passé la nuit chez les parents d'un soldat de Montegnée. Le lendemain, par les routes de la rive gauche de la Meuse, on s'est dirigé vers Namur. On était à pied, et le lundi soir, on a dormi dans une maison abandonnée. Mardi dans la matinée, on est arrivé à Namur dont la gare avait été bombardée, les maisons situées face à la gare étaient fort abîmées. On a marché jusque Charleroi, où on a pris un train pour rejoindre Bruxelles. Là, des officiers du régiment récupéraient les soldats arrivant en train. On nous a rassemblés et envoyés sur le canal de Willebroek, où on a dû aussi se replier. Après, ce fut la bataille de la Lys, et le 28 mai, la capitulation. On est resté une semaine dans un village flamand. On a dû remettre nos vélos et nos armes aux Allemands qui nous ont remis un formulaire de démobilisation. Et j'ai réussi à rentrer à la maison.

Déporté du travail

Après un certain temps, j'ai repris le travail chez le même patron, jusqu'en novembre 42. J'ai alors été déporté en Allemagne. On a pris le train à Angleur jusqu'Aix-la-Chapelle où on nous a répartis. De Cologne, on a eu un train pour München (Munich). J'ai été affecté aux usines Dornier à Neuaubing. On était logé dans des baraquements d'un camp. On était une vingtaine par chambrée: une petite armoire, des lits superposés en bois, le sommier constitué de planches posées sur deux lattes, un sac de jute bourré de paille. Le lendemain, visite aux bureaux administratifs où on nous a photographiés, on a confectionné des passeports et désigné les lieux de travail. Je me suis retrouvé dans un grand hall où l'on assemblait et rivait les pièces constituant la charpente des ailes d'avions. Sur ces charpentes placées sur gabarit, on fixait les renforts et les tôles en aluminium à l'aide de pinces et de gougeons; tous les emplacements de rivets étaient marqués sur les tôles, on forait les trous et on écrasait les rivets à l'aide de pistolets pneumatiques. D'un bout à l'autre du hall, quel boucan ! Sur la charpente, nous ne placions que

la partie arrière des ailes. La partie avant était placée au champ d'aviation où toutes les parties de l'avion étaient assemblées.



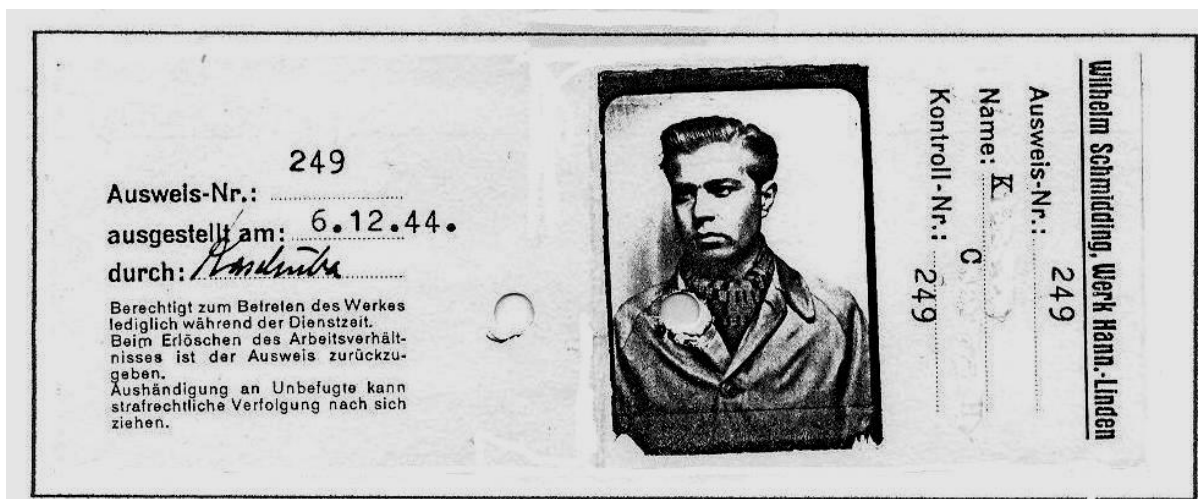
Papier d'identification pour circuler en Allemagne en 1944

En été 43, je fus envoyé au champ d'aviation pour enlever des camouflages faits de papillotes qui se désagrégeaient, elles étaient fixées sur les murs extérieurs des bâtiments (hangars et bureaux); on les a remplacées par de la peinture. A cette époque, on faisait les essais d'un nouveau modèle d'avion de guerre, un chasseur-bombardier, un Messerschmitt. Plusieurs pilotes d'essai se tuèrent. L'avion décollait sans problème, il montait en chandelle, piquait, virait

sec; le problème se posait à l'atterrissage: le train de roues ne sortait pas de son logement, et les avions atterrissaient hors de la piste sur l'herbe et culbutaient avec fracas.

En juillet 44, pour cause de réorganisation, on nous a envoyés en train de München à Wismar au bord de la mer Baltique. On construisait à cet endroit, toujours pour la firme Dornier, un avion de chasse à moteur rotatif, le Focowulf. J'ai travaillé sur les tuyaux d'alimentation, au bout desquels je fixais les raccords. Il y avait souvent des alertes. On quittait alors les ateliers, on traversait la piste et on se retrouvait dans la campagne pour attendre la fin de l'alerte. Un jour, en revenant vers les ateliers, on a vu un petit bunker soulevé de terre; les deux pompiers qui l'occupaient étaient morts par le souffle d'une bombe, sans blessure apparente. Les avions lâchaient aussi en chapelet des bombes au phosphore que nous appelions des crayons parce qu'elles en avaient la forme. Elles avaient soixante centimètres de long; quand on les lançait au sol sur le bon bout, elles éclataient avec une très grande flamme.

On était logés dans une salle, on y dormait à même le sol sur un sac de jute bourré de paille. Le matin, un train de l'usine nous conduisait aux ateliers et nous ramenait le soir. Lorsque je suis arrivé à Wismar, il y avait déjà un bon moment que les Alliés avaient débarqué en France. Le dimanche après-midi, on avait comme distraction le bord de mer et le soir, on pouvait parfois assister à un spectacle ressemblant à un cirque. Un soir, au retour d'un spectacle, on a entendu une voiture circulant en ville, munie de haut-parleurs, ordonner aux militaires en congé de rejoindre leur lieu de cantonnement. C'était l'histoire du "pont trop loin" à Arheim.



J'ai voulu retrouver mon frère qui avait des ennuis dans une autre région. J'ai pris le train, sans bagage, avec un chapeau tyrolien, un imperméable, un pantalon golf et je suis parti vers la Ruhr. Je prenais des billets de train pour de courts trajets. J'ai logé une nuit avec des soldats allemands dans des wagons stationnant dans une gare. J'ai été arrêté à Hildesheim. Ayant regardé trop longtemps les horaires de train, j'ai attiré l'attention du guichetier qui a prévenu la police. J'ai alors été envoyé dans un centre de la Gestapo à Hanovre.

Interrogé, j'ai voulu intercéder pour mon frère; l'interrogateur se mit à rire et me demanda si je connaissais Münchhausen. Un Garde Wallon faisait office d'interprète.

J'ai été condamné à effectuer des corvées liées aux bombardements (déblayer, transporter des sacs de ciment, etc.). Relâché, je fus affecté dans une usine où on fabriquait des sphères en aluminium qui étaient en fait les mines qu'on jetait en mer. J'ai été ouvrier d'entretien mais comme on était près du chemin de fer, il fallait tout le temps réparer les dégâts des bombardements. Un jour, le chef des gardes de l'usine m'a reproché que je n'allais pas assez vite pour réparer la porte de la cave (où se trouvaient les réserves de vivres, vêtements, etc.) qui avait été fendue sur l'épaisseur; j'ai remis tous les morceaux en place et j'ai enfoncé des clous à travers toute l'épaisseur de la porte, en repliant ce qui dépassait, en une demi-heure, il avait sa porte!

L'usine étant soumise aux bombardements, les Allemands ont voulu réaménager les ateliers dans les bâtiments d'une mine de sel désaffectée, se trouvant en pleine campagne. Je me suis retrouvé dans un camp de Russes. Sans carte de ravitaillement, j'étais en fait nourri comme eux; une brique de pain pour quatre jours, deux doigts de margarine, une cuiller de marmelade, du potage au rutabaga, une rondelle de saucisson. En mars 45, on entendait le bruit des canons qui se rapprochaient de plus en plus. La fin de la guerre était proche. Un jour, j'entendis un Allemand dire à un autre: "Sie Vissen nicht was los ist" (Ils ne savent pas ce qui se passe). Il en avait à des S.S. qui arrêtaient des soldats qui désertaient soi-disant, et ils les fusillaient dans une grange. Nous avons été libérés peu de temps après.

Tout a été saccagé dans les fermes, les animaux ont été tués. Le lendemain, un ingénieur de l'usine accompagné d'un contremaître, constatant que j'étais plus calme que les autres, me posa la question: "Warum ?" (pourquoi ?) Je lui répondis: "Das ist leicht zu verstehen" (c'est simple à comprendre). Le contremaître le prit par la manche et l'écarta, il n'a pas eu ma réponse. Je lui aurais fait comprendre que partout où ils ont fait la guerre, ils ont tout saccagé sur leur passage.

Un soir, à trois, on est parti à pied vers Hanovre. En ville, un soldat américain nous renseigna le centre de rapatriement. On nous désinfecta avec du DDT, on a reçu un peu de nourriture avant de prendre le train. Comme les convois militaires étaient prioritaires, il a fallu cinq jours pour débarquer à Kinkempois, en passant par la Hollande et Visé.

Après la guerre, j'ai repris mon emploi au même endroit, je me suis marié et la vie a repris son cours normal.

Activités a ne pas manquer

EXPOSITION SUR LA LIBERATION

A l'occasion du 50e anniversaire de la Libération, les Services des Archives et de la Culture de la Commune de Seraing ont mis sur pied une exposition qui rassemble documents, photos d'époque, objets évocateurs (comme un éclat de bombe), etc. Elle rappelle ce que fut la guerre et la Libération pour les populations de l'entité.

Ce sera en même temps pour chacun l'occasion d'une réflexion sur la vie actuelle, sur les menaces de l'extrême droite, etc.

L'exposition se tient au premier étage de l'Hôtel de Ville de Seraing, du samedi 3 septembre au mercredi 7 septembre, de 13 h à 18 h (sur rendez-vous le matin pour les groupements et les écoles).

Au rez-de-chaussée de l'Hôtel de Ville de Seraing (aux mêmes dates que l'exposition sur la Libération), M. Giot, ancien déporté du travail, expose des peintures qui sont souvent inspirées par son expérience de prisonnier en Allemagne, et son attachement à la liberté.

A noter que M. Giot a également écrit un excellent livre dans lequel il se raconte: "Travailleur déporté? je n'ai pas choisi..."

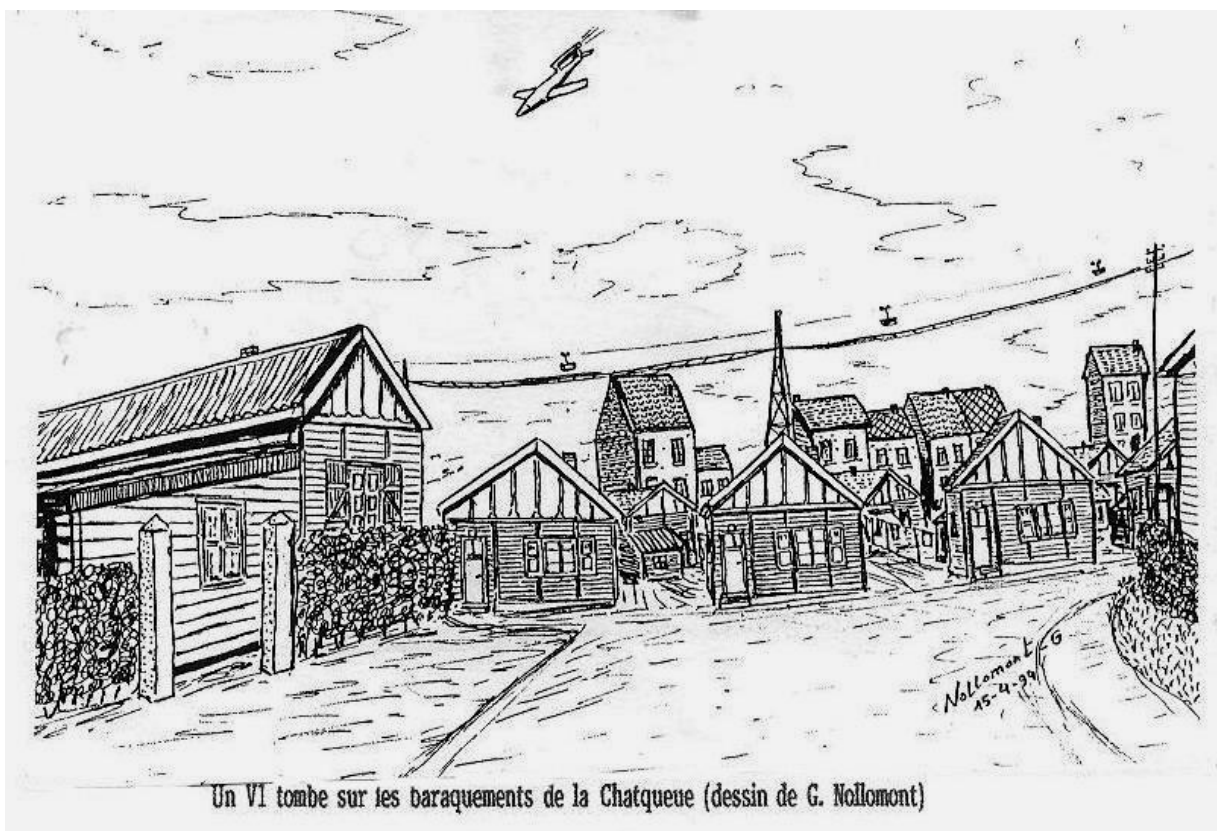
DESSINS ET PEINTURES DE G. NOLLOMONT

G. Nollomont est un amateur de talent qui s'est spécialisé dans les dessins et peintures de l'ancien Seraing (certains de ses dessins sont reproduits dans les revues n°2 et 3). Une de ses qualités est de parvenir à recréer l'ambiance du vieux Seraing en quelques traits. A apprécier notamment la passerelle de Seraing et le quartier avoisinant à différentes époques et sous diverses perspectives.

C'est une exposition faite sur mesure pour les Sérésiens qui aiment se retremper dans un passé qu'on ne doit pas oublier.

Pour mieux connaître M. Nollomont, lisez ses souvenirs dans cette revue.

L'exposition se tiendra du 9 septembre au 22 septembre, au Jardin Perdu (même horaire que la bibliothèque: lundi, mardi, jeudi de 15 à 19 h; mercredi de 12 à 20 h; vendredi de 12 à 19 h; samedi de 9 h 30 à 12 h 30).



SOMMAIRE

Un mot d'introduction	2
Vies simples, tragiques ou heureuses	2
Quelques récits sur 1939-1940	133
Résistance	166
L'époque de la Libération et des 'robots'	21
Toujours les robots.....	366
Des absents de la libération	499
Activités a ne pas manquer.....	54